



GLOTTOPOL

Revue de sociolinguistique en ligne
n°30 – janvier 2018

*Le plurilinguisme en contextes asiatiques :
dynamiques et articulations*

Numéro dirigé par Fabienne Leconte,
Vasumathi Badrinathan et Gilles Forlot

SOMMAIRE

- Fabienne Leconte, Vasumathi Badrinathan, Gilles Forlot : *Introduction.*
- Théry Béord : *Langues et territoire dans l'archipel des Philippines.*
- Gilles Forlot : *Pratiques linguistiques et « multilinguisme pragmatique » : 50 ans de glottopolitique à Singapour.*
- Patricia Nora Riget, Elsa Chou et Jean Sévery : *Politiques linguistiques et éducatives en Malaisie : idéologies et pratiques.*
- Vasumathi Badrinathan et Fabienne Leconte : *Plurilinguisme indien et représentations des enseignants de FLE.*
- Rama Kant Agnihotri : *Entretien.*
- Samanthi Jayawardena : *Les emprunts anglais chez les Cinghalais au Sri Lanka.*
- Thi Thanh Thuy Dang : *Hanoï : un espace plurilingue ?*
- Louis-Jean Calvet, Luwei Xing et Lihua Zheng : *Trente ans de plurilinguisme cantonais. Une étude longitudinale.*
- Yufei Guo : *Gouvernement, école et famille. Articulation entre perspective macro et micro-sociolinguistique dans la politique linguistique chinoise.*
- Béatrice Bouvier Laffitte : *Internationalisation du putonghua et ouverture des répertoires à la diversité des langues étrangères en Chine.*
- Qingyuan Nie-Bareille : *Le développement du chinois en France : quelques logiques contextuelles.*
- Pierre Martinez : *Quel sens donner aux études sur le plurilinguisme en Asie ?*

Compte-rendu

- Claire Lesacher : *Genre et sciences du langage : enjeux et perspectives* de Maud Vadot, Françoise Roca et Chahrazed Dahou, Presses universitaires de la Méditerranée, 2017.

PRATIQUES LINGUISTIQUES ET « MULTILINGUISME PRAGMATIQUE » : 50 ANS DE GLOTTOPOLITIQUE À SINGAPOUR

Gilles Forlot
INALCO, Paris

Introduction

Cet article retrace le parcours sociolinguistique de la jeune république singapourienne depuis son indépendance en 1965. Je montrerai notamment que l'histoire de Singapour s'est construite sur le socle d'un équilibre multiculturel et plurilingue, pendant que son implication dans le capitalisme industriel puis ultérieurement financier a garanti à ce petit état, outre une certaine puissance économique, une survie dans le concert des nations modernes. Pour ce faire, l'état a eu recours, entre autres, à des mesures politiques ancrées dans des principes multilingues « pragmatiques », notamment le développement d'un bilinguisme langue anglaise/langue ethnique.

Cependant, l'entrée dans le troisième millénaire a soulevé des questions sur le cap à suivre pour le jeune état, et nous permet notamment d'interroger son fonctionnement glottopolitique. En effet, comme ailleurs, les questions ayant trait aux langues, à leur usage et leur gestion, traversent toutes les strates de la société, de l'état au simple citoyen et comme nous le verrons ici, dans une société qui se réclame plurielle et multiculturelle comme Singapour, les dynamiques sociolinguistiques sont constitutives de l'action politique.

J'utilise donc le terme « glottopolitique » à dessein, car il me semble bien illustrer d'une part que tout le monde est investi dans des formes de politique linguistique, même sans le savoir (Guespin et Marcellesi, 1986 : 16) et d'autre part que l'entrée du pays dans la modernité avancée a remis en question les formes de l'aménagement linguistique imposé et descendant. En effet, la société singapourienne dans son ensemble, en processus de renouvellement, participe à la redéfinition des politiques linguistiques de son état (Brooks et Wee, 2014) qui, malgré ses tendances encore quelque peu autoritaires, est non seulement réceptif aux changements, mais aussi à une certaine tolérance pour des pratiques langagières qu'il stigmatisait naguère, les reprenant également à son compte et les instrumentalisant pour poursuivre l'écriture du roman national de cette jeune république.

Objectifs et méthodologie de l'article

L'exposé qui va suivre s'inspire d'une multiplicité de sources. D'abord, la littérature sociolinguistique anglophone, très abondante sur la situation sociolinguistique à Singapour a nourri ma réflexion. Plusieurs phénomènes expliquent cette abondance d'écrits scientifiques.

D'abord, l'avènement de Singapour comme puissance financière et son succès économique fulgurant ont généré un intérêt pour son histoire contemporaine, et comme je l'explique dans cet article, l'évolution sociolinguistique de l'île est une partie majeure de son histoire au sens général. On considère d'ailleurs que c'est en partie suite à un conflit linguistique avec la Fédération de Malaisie que le pays est devenu indépendant (Kirkpatrick, 2010 : 29). D'autre part, la prospérité économique a encouragé un fort investissement dans l'éducation et a généré un système universitaire prônant l'excellence, en s'inspirant des universités anglo-américaines. Singapour continue ainsi de nos jours d'attirer et de produire des linguistes et des sociolinguistes dynamiques, anglophones et souvent plurilingues.

Le deuxième corpus sur lequel repose cet article est celui de la prose, elle aussi abondante, des dirigeants singapouriens sur les questions linguistiques, et ce depuis son indépendance. Les volumes et autres recueils de mémoires du Premier ministre fondateur (1965-1990), Lee Kuan Yew, disparu en 2015, sont pléthores et d'accès facile, en librairie, dans les archives du quotidien – contrôlé par l'état – *The Straits Times* ou sur internet. Ce discours contribue toujours à (re)produire l'idéologie de l'unité nationale dans la diversité multiculturelle nationale et de son rôle dans le développement économique du pays. On trouve également un nombre important de discours du second Premier Ministre, Goh Chok Tong (1990-2004), artisan principal d'une campagne de rectification linguistique, le *Speak Good English Movement*, et du troisième chef du gouvernement, Lee Hsien Loong, fils de Lee Kuan Yew, Premier ministre depuis 2004.

Au vu de la taille du pays, de sa construction plurielle et du mode assez directif et autoritaire de l'exécutif singapourien, il n'est pas étonnant que nombre de travaux récents sur la politique linguistique de la cité-état puisent dans ces discours et écrits de politiciens, qui constituent un véritable corpus de réflexivité sur l'organisation et l'avenir de l'état (Brooks et Wee, 2014).

Je souhaite également, pour finir, alimenter l'article de certains résultats d'une recherche de terrain en cours menée depuis 2015 dans la cité-état, notamment auprès d'étudiants de la *National University of Singapore* (NUS) et auprès d'acteurs sociaux plus ou moins impliqués dans la glottopolitique singapourienne¹. L'objectif général de cette recherche est de répondre aux questions suivantes : comprendre comment les jeunes Singapouriens perçoivent leurs répertoires plurilingues ; étudier si et comment ils reproduisent la vision pragmatique et instrumentale des dynamiques linguistiques promue par l'état depuis l'indépendance ; identifier leur positionnement vis-à-vis des pratiques langagières dépréciées et stigmatisées par l'état (au nombre desquelles les langues régionales chinoises, appelées « dialectes » ainsi que l'anglais populaire singapourien, connu sous le nom de *singlish*²).

¹ Ce terrain est lié à deux projets de recherche, subventionnés de 2015 à 2017 par l'Université Sorbonne Paris Cité et la National University of Singapore : LASIPA (LASIPA, dir. G. Forlot et T. Suthiwan) et *Common and Shared Languages in Southeast Asia – A focus on Singapore & Malaysia* (CoLaSeA, dir. J. Samuel et T. Suthiwan). Plus en détails, le terrain de LASIPA, mené en partie avec Daniel Chan Kwang Guan a consisté en 630 questionnaires récoltés en 2016 et 30 entretiens menés avec des étudiants de départements variés de la NUS. Dans le cadre de CoLaSeA, j'ai mené 15 interviews 2016-2017 avec des acteurs de la vie intellectuelle singapourienne : historiens, linguistes, mais aussi artistes et leaders de clans chinois.

² Je conserve ce nom emprunté et qui n'a pas – encore – de traduction, personne n'ayant encore proposé « singlais ». Dans tous les travaux anglophones qui lui sont consacrés, on le trouve orthographié conformément à l'usage orthographique de l'anglais, à savoir avec la majuscule à l'initiale (*Singlish*).

Mise en contexte³

Singapour est peu connu des lecteurs francophones. Aussi quelques paragraphes permettront-ils de retracer l'histoire de ce petit état d'Asie, cité-île située sur l'équateur à la pointe méridionale de la péninsule malaise, et devenue puissance économique. Ces quelques lignes, bien que survolant une histoire riche et complexe, sont nécessaires parce qu'ils permettent aussi d'historiciser, et donc ici de comprendre, la notion de pluralité culturelle et linguistique – ou ethno-linguistique, si l'on veut adopter un adjectif rendant bien compte de la réalité locale – singapourienne et comment elle s'ancre dans le cheminement historique plus global de la région. L'histoire nous permet de comprendre dans quelle mesure les acteurs sociaux puisent dans cette histoire pour diffuser, imposer ou contester des politiques nationales nationalistes, en l'occurrence, presque toujours linguistiques. On y saisira également le rôle central de Lee Kuan Yew, premier dirigeant du Singapour indépendant, et architecte de la nation, depuis la fondation du Parti de l'action populaire en 1955 jusqu'à sa retraite du poste de Premier ministre en 1990, et ensuite en tant que ministre *mentor* puis ministre *senior* jusqu'à sa mort en mars 2015.

L'histoire ancienne

L'histoire de Singapour commence d'évidence bien avant les années 1960. Les études historiographiques (cf. par ex. Turnbull, 2009 ; Miksic, 2013) montrent que tout, ou presque, dans l'histoire « contemporaine » de Singapour s'est construit autour des notions de commerce, d'échanges et d'équilibre permettant la survie. Port d'échange entre les Chinois et les Malais dès le début du 14^{ième} siècle, le Singapour de l'époque, appelé *Long Ya Men* par les premiers et *Temasek* par les seconds, est déjà un lieu de commerce important. Des travaux archéologiques (Miksic, 2013 : 20-21) montrent d'ailleurs que les implantations chinoises à Singapour constituent les plus anciennes hors de Chine et que la cité semblait vivre, à l'époque, dans une certaine harmonie multiculturelle (*ibid.*). Durant les siècles suivants, Singapour devient un port de commerce du Sultanat de Malacca. À l'arrivée des Portugais en 1511, Singapour est intégré au Sultanat de Johor situé plus au sud. Les Portugais prennent le contrôle de l'île en 1613 et l'abandonnent rapidement. Elle tombe dans l'oubli pendant deux siècles jusqu'à ce que les Anglais s'y intéressent.

La colonisation

En 1819, Sir Stamford Raffles, Lieutenant-gouverneur du territoire britannique de Bencoolen à Sumatra (province indonésienne actuelle de Bengkulu) crée un comptoir commercial à Singapour, qui devient, aux termes du traité anglo-hollandais de 1824, membre, avec les villes de Penang et de Malacca, des Implantations du Détroit (*Straits Settlements*) administrées par la Compagnie britannique des Indes orientales. À l'arrivée de Raffles en 1819, seul un millier de personnes habitait sur l'île, sur les rives de la rivière Singapour. Raffles y interdit l'esclavage, le jeu et le port d'armes et organise les subdivisions ethniques de l'implantation. Le commerce et l'immigration croissent rapidement. Un premier recensement, organisé en 1824, indique que l'île est déjà peuplée de quelques 10 000 habitants, malais à 60 %. À l'époque, le port de la ville attire un grand nombre de travailleurs de Chine du Sud et du Sud de l'Inde, si bien qu'en 1867, lorsque la cité devient officiellement

³ Cette partie s'inspire des nombreux travaux publiés sur l'histoire ancienne, coloniale puis postcoloniale de Singapour. Parmi eux, on trouve Turnbull, 2009 ; Miksic, 2013 ; Tarling, 2015. Les étapes du développement sociolinguistiques sont exposées en détails, entre autres, dans Gupta, 1994 ; Tickoo, 1996 ; Lim, 2010. L'ouvrage majeur sur l'histoire sociolinguistique ancienne de Singapour est celui de Chew, 2013. Je remercie également Jérôme Samuel pour ses commentaires sur cette partie de l'article.

colonie de la Couronne britannique, la population, situé autour de 85 000 habitants, est majoritairement chinoise (60 %), communauté plurielle et plurilingue constituée de divers groupes issus de régions méridionales de Chine (le Fujian, le Guangdong et l'île de Hainan pour l'essentiel).

Les implantations géographiques et l'assignation à des occupations professionnelles se font alors surtout sur des bases ethnolinguistiques : les Cantonais, par exemple, originaires de la province du Guangdong méridional, sont en majorité artisans ou mineurs, cependant que les Teochews (originaire de l'est du Guangdong) occupent les métiers de la mer (pêcheurs, poissonniers, marins, bateliers) et de l'agriculture. Les Hokkiens (originaires du Fujian) sont commerçants et dominant l'économie locale (Lim, 2010).

La séparation des implantations urbaines, des corps de métiers et les regroupements claniques ont pour effet de maintenir des pratiques linguistiques séparées, alors que les contacts linguistiques entre les différents groupes ont lieu en « malais de marché » (*Bazaar Malay* en anglais ou *Melayu Pasar* en malais), lingua franca puisant dans les langues en présence (cf. Chew, 2013). Les communautés ne sont toutefois pas confinées à leur espace socio-géographique et de nombreux contacts existent et génèrent déjà des pratiques linguistiques plurilingues et hybrides.

Parmi les Chinois, le mandarin est donc quasiment absent des pratiques orales de l'époque. En effet, la migration des régions septentrionales mandarinophones de la Chine constitue à l'époque moins de 1 % de la population chinoise et le mandarin est loin d'avoir endossé son rôle de langue chinoise interethnique, même si sa présence existe déjà en tant que médium d'instruction formelle – notamment pour la lecture et l'écriture – dans les écoles de langue chinoise. Au recensement de 1957, 0,1 % des répondants indiquent parler le mandarin comme langue maternelle⁴. Avec la colonisation officielle, l'anglais se répand, mais de façon modérée et les langues locales gardent une grande vitalité, restant parlées à tous les étages de la vie sociale, y compris à l'école, où les autorités coloniales britanniques avaient déjà instauré la division tripartite entre l'enseignement en malais, en tamoul et en chinois.

Les deux ruptures : l'empire britannique et la Fédération de Malaisie

La Seconde Guerre mondiale et l'occupation japonaise rompent le lien colonial. Les années d'après guerre, période de difficultés socioéconomiques et de fragmentation sociale, voient naître le mouvement pour l'autodétermination, connu sous le nom de *Merdeka* (« liberté » en malais). Au sortir de la guerre, sentant la péninsule malaise lui échapper, la Grande-Bretagne encourage l'éducation en anglais. À la fin des années 1950, plus de 50 % des écoles adoptent l'anglais comme langue de scolarisation, et c'est à cette époque que se diffuse un bilinguisme anglo-dominant, ancêtre de ce que l'on connaît maintenant sous la forme du *English-Knowing bilingualism* (Pakir, 1991). En 1955, Singapour accède à l'autonomie, formant son propre gouvernement. En 1963, Singapour rejoint la Fédération de Malaya, qui opte pour le nom de Fédération de Malaisie (*Malaysia*).

Les traces de l'ingénierie multiculturaliste singapourienne se trouvent ici. S'opposant aux dirigeants du gouvernement central de Kuala Lumpur sur la conception de la nouvelle Malaisie, Lee Kuan Yew, le leader du parti dominant à Singapour (Parti de l'action populaire, désormais PAP) invoque la nécessité de la fondation d'une Malaisie malaisienne, à savoir multiethnique, multilingue et multireligieuse, alors que le gouvernement central, à Kuala Lumpur, envisage déjà de donner des droits et privilèges supplémentaires à l'ethnie malaise

⁴ Même s'il est quelque peu problématique en sociolinguistique, j'utilise ici le terme *langue maternelle* pour faire référence à une réalité particulière singapourienne et je conserve ce terme de « langue maternelle » (entre guillemets) pour faire référence aux langues communautaires reconnues et assignées par le gouvernement et l'institution scolaire : chinois mandarin, malais, tamoul et quelques autres langues indiennes depuis les années 1980.

par la mise en place de la politique des *Bumiputras* (« fils de la terre »). En principe, peut être considérée comme malaise la personne qui se déclare musulmane, parle la langue malaise et se conforme aux traditions malaises.

Ce déséquilibre ethnique, refusé par le PAP dominant à Singapour, et les tensions interethniques grandissantes entre Malais et Chinois en 1965 aboutirent, au Parlement de Kuala Lumpur, à un vote d'expulsion de l'état singapourien de la Fédération de Malaisie, le précipitant vers une indépendance qu'il avait peu anticipée. Le 9 août 1965, la République de Singapour est donc proclamée, reconnue internationalement la même année comme membre de l'ONU et membre du Commonwealth.

Modernité et politique multiculturelle post-indépendance

Cette naissance, il y a plus de cinquante ans, a été marquée par l'instauration d'un régime économique basé sur le commerce et le libéralisme économique. Je n'entre pas ici dans des détails qui dépasseraient la thématique de cet article, mais il faut souligner que l'état s'est construit sur la quête permanente d'un équilibre ethnique et linguistique, sorte d'idéologie ethnolinguistique de survie sur laquelle je reviens ci-après.

Une politique de multilinguisme national, construite sur une logique pragmatique et utilitariste (Tan E.⁵, 2007 : 78-79) est mise en place. En effet, en plus de l'anglais, le pays opte pour les langues officielles correspondant, de façon un peu réductrice et simplifiée, à ses trois communautés asiatiques constitutives : le chinois mandarin, langue correspondant – supposément, comme on l'a vu plus haut – à l'héritage des Sino-Singapouriens ; le tamoul, langue de la majorité des Indiens lors du peuplement (mais de nombreuses autres langues indiennes, dravidiennes ou non, sont parlées à l'époque de l'indépendance) et le malais, langue du peuple malais. L'article 7 de la loi d'Indépendance du 9 août 1965 – repris tel quel dans la constitution rédigée ultérieurement – déclare ceci, en version originale anglaise :

(1) Malay, Mandarin, Tamil and English shall be the 4 official languages in Singapore.

(2) The national language shall be the Malay language and shall be in the Roman script:

Provided that –

(a) no person shall be prohibited or prevented from using or from teaching or learning any other language; and

(b) nothing in this section shall prejudice the right of the Government to preserve and sustain the use and study of the language of any other community in Singapore.⁶

Deux raisons majeures expliquent le choix d'une politique multiculturelle protectrice des affiliations communautaires. La première raison tient à la cohésion de la jeune nation, car, comme le rappelle judicieusement Wallerstein (1988), la création de l'état précède bien souvent celle de la nation, et Singapour en est un exemple remarquable⁷. S'ensuivent donc les efforts portés à la quête d'une cohésion nationale. Les propos suivants du premier ministre fondateur Lee Kuan Yew sont rapportés par Han, Fernandez and Tan S. (1998 : 163) :

⁵ Certains noms de famille de descendance chinoise sont très fréquents, à Singapour comme dans l'ensemble du monde sinophone. Dans le cas de certains d'entre eux (Goh, Lee, Tan), j'utilise l'initiale ou les initiales du prénom pour les distinguer et les retrouver facilement en bibliographie. Conformément à l'usage chinois, le nom de famille est indiqué en premier (par. Lee K. Y., Goh C. T., etc.).

⁶ Voir <http://statutes.agc.gov.sg/> (consulté le 7 août 2017).

⁷ Dans une séquence filmée de 1965 facile à trouver sur internet et diffusée en boucle au Musée national de Singapour, on voit le jeune premier ministre fondateur Lee Kuan Yew verser des larmes et exprimer sa tristesse de n'avoir pu participer à la création de la nation malaisienne. Quoique l'on pense de cette possible mise en scène médiatique, il est de toute façon indéniable que la naissance de l'état singapourien est soudaine et inattendue.

Les Indiens ont leur façon de faire. Et les Malais aussi. Les Malais, c'est l'Islam et les liens de parenté aussi. On ne peut pas effacer tout cela (...) Dans chaque culture, il y a un désir de préserver sa distinction. Et je pense que si on va contre cela, on crée des problèmes inutiles, que cela soit avec les Indiens et leurs castes ou les Chinois et leurs clans. (Ma traduction)

L'ingénierie sociale initiale de la création de l'état singapourien est donc héritée de plusieurs éléments de son histoire coloniale : comme on l'a vu plus haut et comme dans d'autres lieux de son empire (voir Brutt-Griffler, 2002), la colonisation britannique avait instauré et renforcé les subdivisions ethniques en sectorisant la colonie ethniquement et géographiquement, et en encourageant la diffusion des langues locales, l'anglais demeurant l'apanage de l'élite dirigeante.

En deuxième lieu, la motivation du maintien communautaire émerge dans le processus même de l'indépendance singapourienne : le pays était devenu indépendant car les dirigeants du PAP ne pouvaient accepter une politique de discrimination en faveur d'une ethnie, projet de la politique malaisienne des *Bumiputras*. Le gouvernement de l'indépendance, en partie pour calmer les tensions intercommunautaires, confère au malais également le statut de langue nationale, sorte d'emblème de la jeune nation singapourienne. Ainsi, jusqu'à nos jours, le malais, langue peu parlée en dehors de la communauté malayophone⁸ singapourienne, assume le rôle de langue symbolique de l'état : l'hymne et la devise nationale, les discours solennels, les ordres et cérémonies militaires sont toujours en malais⁹.

Dans une dynamique quasiment inverse à celle de la Fédération de Malaisie dont Singapour venait de divorcer, les premières années de la jeune république furent consacrées à la construction d'une identité singapourienne éloignée, tant que faire se pouvait, des affiliations ethniques. Les idéologues du PAP craignaient plusieurs choses : un retour à des émeutes raciales, la fragmentation du pays en territoires ethniques et la récupération interventionniste des pays auxquels les Singapouriens étaient « ethniquement » associés, à savoir la Chine, l'Inde et la Malaisie (Tan E., 2007 : 77, qui cite l'ancien Ministre des Affaires étrangères S. Rajaratnam). On assiste également dans les années 1960, un peu avant l'indépendance, à une concurrence entre les Sino-Singapouriens éduqués en anglais et ceux qui étaient scolarisés en chinois. Ces derniers demandent avec insistance le respect de leurs droits à une éducation en chinois, mais rapidement après l'indépendance, leurs leaders – hommes d'affaires, politiciens, intellectuels, chef de clans notamment – sont soupçonnés de sympathie avec la République Populaire de Chine et le communisme, et sont de ce fait écartés.

Le néo-nationalisme singapourien répond aux formes et aux besoins classiques de la constitution de l'état-nation, comme le rappelle Fishman (1968, cité dans Rappa et Wee 2006 : 19) : se protéger contre les opposants internes et externes, faciliter la communication au sein de son espace, se livrer au commerce et à l'industrie et s'engager dans l'éducation.

⁸ J'utilise ce terme pour faire référence aux locuteurs du malais à Singapour, dont la plupart sont issus de la communauté malaise. Samuel (2010) a introduit le terme de « malayophonie » dans la littérature sociolinguistique francophone. Il l'emploie, sur le modèle du mot f/Francophonie, pour faire référence à l'institutionnalisation (beaucoup plus restreinte que celle de la Francophonie) regroupant les pays au moins partiellement de langue malaise (Malaisie, Indonésie, Brunei Darussalam, Singapour, Timor oriental). Le terme lui sert également à dénoter l'ensemble des locuteurs des variantes du malais, dont certaines ont été érigées en langues nationales et sont partiellement intercompréhensibles, par exemple le *bahasa Indonesia* (indonésien), le *bahasa Malaysia* (le malaisien) et le *bahasa Melayu* de Brunei (basé sur le standard malaisien).

⁹ Il s'agit ici des interactions formelles et cérémonielles militaires, car dans les faits, la langue véhiculaire des appelés des forces armées singapouriennes a longtemps été le hokkien (Lim, 2010). Notre enquête montre que le hokkien des conscrits des premières et deuxièmes générations est désormais remplacé par le singlish.

Bilinguisme officiel et glocalisation : complexités ethnolinguistiques

Bilinguiser, ou les premiers pas de la politique linguistique

Un élément a été déterminant, comme nous l'avons vu, dans la naissance de la nation singapourienne : la survie du pays. À l'époque pauvre et sans ressources naturelles, cette survie dépendait à la fois de sa cohésion sociale et ethnique, mais aussi de son développement économique. Cette double dimension s'est articulée à la fois autour de l'idéologie de la préservation d'une identité asiatique ancestrale et par rapport à la façon dont la cité-état s'est investie dans la mondialisation. Les dirigeants de l'état singapourien ont rapidement échafaudé une politique linguistique répondant au double besoin exposé ci-dessus : celui de faire de l'anglais la langue du développement économique à l'occidentale et celui de maintenir une identité asiatique à la cité-état en imposant à chaque citoyen l'apprentissage d'une des trois langues officielles autre que l'anglais.

Cette politique du bilinguisme (*Bilingualism Policy*, 1966) fait suite à l'éducation formelle introduite à la fin des années 1950 dans l'île, au moment de son émancipation du joug colonial britannique (Bolton et Ng, 2014). En 1967, le gouvernement singapourien ferme les écoles de langue malaise, chinoise et tamoule sous le prétexte d'une fréquentation en baisse (E. Tan, 2007) pour généraliser l'anglais comme langue de scolarisation¹⁰.

L'anglais, langue officielle

Bolton et Ng (2014 : 309) rappellent à juste titre combien cela constitue un changement radical, dans la mesure où l'anglais, fidèlement à la tradition coloniale britannique, n'était jusque là que la langue de l'administration. Les parlers vernaculaires, sous des formes souvent hybrides, notamment le malais de marché et le hokkien (Chew, 2013), servaient de parlers véhiculaires interethniques au quotidien. Au sein des groupes eux-mêmes, les locuteurs parlaient leur langue ethnique et nombre d'entre eux avaient des compétences avancées dans plusieurs langues extra-/inter-communautaires (Platt et Weber, 1980).

Il n'est pas possible de décrire la place de l'anglais dans l'histoire postcoloniale de Singapour sans la situer par rapport à celles des autres langues communautaires. Territoire britannique de 1819 à 1955, l'anglais y était, comme nous l'avons vu, la langue administrative des décideurs, mais au sein des communautés et de leurs regroupements plus ou moins formels, par exemple au sein des clans chinois, chaque langue communautaire demeurait dominante. Les chiffres du recensement de 1957 sont évocateurs : seuls 1,8 % des habitants de l'île parlaient anglais, alors que le malais – sans doute sous diverses formes, notamment la forme réduite de malais de marché – était pratiqué par 48 % de la population totale, dont 32,5 % de la population chinoise et 88,3 % de la population indienne (cf. Bolton et Ng, 2014 : 308-309).

Lorsque le gouvernement de l'indépendance décrète l'officialité et l'anglicisation forcée du système scolaire, il vise trois objectifs :

- a. l'entrée dans le concert des nations industrialisées, déjà dominé par le modèle capitaliste anglo-américain : l'anglais devient la langue des échanges, du commerce, de la mobilité des personnes et des ressources ;
- b. la neutralisation des éventuels déséquilibres entre les communautés ethnolinguistiques du pays : l'anglais assume ici le rôle neutre, non-ethnalisé, du partage des ressources entre tous ; c'est la langue de tous les Singapouriens quelles que soient leurs origines.

¹⁰ D'autres raisons, déjà évoquées, paraissent plus plausibles : l'anglais devait servir de langue de communication intercommunautaire et une éducation en chinois uniquement risquait de mettre à mal cet objectif. D'autre part, la scolarisation en chinois a rapidement été soupçonnée par le gouvernement singapourien de diffuser l'idéologie communiste de la République Populaire de Chine.

- c. le troisième objectif ressortit à l'instauration de la politique bilingue et au partage entre langues ethniques et langue non-ethnique. Comme on le voit, l'anglais endosse le rôle de tous, langue neutre tournée à la fois vers la cohésion interne du pays et vers la mondialisation économique naissante où les affaires se font désormais en anglais. Le malais, le mandarin et le chinois, quant à eux, assument le statut de langues identitaires, ethniques, culturelles et familiales, et sont promus au statut de « langues maternelles » institutionnelles¹¹. Pour que ce bilinguisme fonctionne de façon équitable, les décideurs singapouriens estiment que l'anglais ne peut être une « langue maternelle » (Lim, Pakir et Wee, 2010 : 6), notamment parce qu'il servira aussi progressivement à remplacer le malais de marché comme langue interethnique. Lee Kuan Yew l'explique clairement dans ses mémoires :

Nous avons 75% de population chinoise, des gens qui parlaient toutes sortes de langues ; 14 % étaient Malais et 8 % Indiens. Mais il était hors de question d'instituer le chinois comme langue officielle de Singapour, les 25 % de la population qui n'étaient pas chinois se seraient révoltés. (...) Pour des raisons politiques et économiques, l'anglais devait devenir notre langue de travail. Cela donnait à toutes les races¹² présentes à Singapour une langue commune dans laquelle communiquer et travailler. En même temps, nous savions qu'il nous fallait garantir un accès égal à tous à l'apprentissage de leur langue maternelle. Après avoir été étudiant moi-même à Londres, je croyais fermement que la connaissance de sa langue maternelle était incontournable. Elle vous donne un sentiment d'appartenance à une culture et accroît la confiance en soi ainsi que le respect de soi. C'est ainsi que nous avons pris la décision d'enseigner à tous les élèves deux langues : l'anglais et la langue maternelle. (Lee, 2012 : 59 ; ma traduction).

L'ingénierie multilingue singapourienne a donc reposé sur trois fondements (Rappa et Wee, 2006 : 21-22) :

- a. L'*équivalence*, consistant à donner un statut égal à des langues ou des groupes ethniques dans un état donné. On peut considérer que la politique multiculturelle singapourienne répond à ce principe, car chaque communauté a les mêmes droits et, en principe, les mêmes devoirs d'apprendre et de pratiquer sa langue communautaire (supposée).
- b. La *complémentarité*, qui vise à faire fonctionner le monde social de façon équilibrée en promouvant une répartition différente des éléments caractéristiques de la culture de la nation en construction (religions, langues...) selon différents domaines. Cette situation correspond aux tentatives de sectoriser l'usage des langues à Singapour : conçu comme outil du monde économique, technologique et professionnel, l'anglais est le symbole de l'inscription de la jeune nation dans le monde occidental. Inversement, l'apprentissage et la pratique encouragée des langues asiatiques communautaires institutionnalisées – donc les « langues maternelles » – correspondent au besoin de la nation d'affirmer qu'elle est fondée sur des bases ethnoculturelles ancestrales et sur des valeurs asiatiques traditionnelles.

¹¹ L'expression consacrée en anglais est *Mother Tongue(s)*, mais on sait qu'elles n'ont parfois rien de véritables langues maternelles, dans la mesure où il ne s'agit pas nécessairement des langues parlées en famille et que leur assignation se fait sur la base de l'ethnie à laquelle est associé... le père.

¹² Le mot « race » n'a bien sûr pas la même connotation ici que dans le monde francophone ou, par exemple, dans l'Afrique du Sud de l'Apartheid (cf. Wallerstein 1988 pour un développement sur les questions de race, nations et peuple). La politique de classification sociodémographique singapourienne étant basée sur des critères d'appartenance raciale (c'est à dire ethnique), le terme est utilisé ici par Lee K. Y. de façon plutôt neutre. Les critères de classification dans telle ou telle race sont tout autant la langue familiale, la pratique religieuse (notamment pour les Malais et les Indiens) que l'ethnotype.

- c. *Le remplacement*, qui est un pan de l'aménagement linguistique que l'on trouve dans de nombreux pays en quête de construction d'une identité nationale. Il consiste à substituer à une langue établie une nouvelle langue pour tel ou tel usage ou statut. Cette dynamique, qui a été en partie à l'origine de la séparation de la Malaisie et de Singapour, n'est pourtant pas absente dans la cité-état, comme on le verra dans l'analyse des paires déséquilibrées mandarin / « dialectes » chinois et anglais / singlish.

La complémentarité et l'équivalence impliquent l'absence de compétition entre les divers éléments, mais nous verrons que l'entrée dans la modernité avancée a déconstruit ces perspectives quelque peu idylliques. Ainsi, depuis son avènement comme langue officielle, l'anglais exerce des fonctions qui l'empêchent de devenir une langue communautaire, autrement dit une « langue maternelle » (*Mother Tongue*). D'abord, l'anglais a été conçu, dans l'esprit des fondateurs, comme *lingua franca* intercommunautaire (Lim et al., 2010) : Parce qu'elle permet la communication interethnique, elle est la garantie de l'unité de la nation.

Il convient néanmoins de rappeler deux choses : les chiffres que nous analyserons plus loin montrent que l'anglais est devenu également une langue *intra*communautaire, notamment chez les plus jeunes, et dans les situations d'interactions plutôt formelles. Ceci a également une incidence sociologique : l'anglais est aussi une langue de classe, car ses variantes standard et populaire (le singlish) ne remplissent pas les mêmes fonctions ni ne jouissent du même prestige (Wee, 2005 ; Stroud et Wee, 2010). Pourtant, lors de la fondation de la république, l'anglais était associé à plusieurs fonctions économiques : étant enseignée à tous, cette langue semblait permettre au pays d'activer son développement et sa participation à la mondialisation économique ; il était également perçu comme la garantie de l'équilibre de l'accès aux richesses, puisque tous les citoyens y avaient désormais accès via l'éducation fondamentale et universitaire.

Pour finir, comme indiqué plus haut, l'anglais dans ce contexte est une langue déséthnicisée, non asiatique, la langue de la catégorie « Autres » du découpage ethnoculturel/linguistique de la République¹³ (Lim et al., 2010 : 6). Ceci constitue un exemple remarquable des tendances et tensions glocalisantes (Bockhorst-Heng, 2005) de l'état singapourien : tourné vers l'extérieur, vers l'économie globalisée, il ne pouvait pas s'affranchir de l'anglais. Simultanément, pour assumer son « asianité » et répondre à la réalité locale, il lui fallait implanter une politique de bilinguisme éducatif en imposant à chacun l'apprentissage scolaire d'une langue correspondant – plus ou moins – à sa descendance ethnique. Alsagoff (2010) soutient que la « glocalisation » qui a sous-tendu les politiques linguistiques de l'état singapourien s'explique par la coexistence simultanée du local et du global dans la création d'un équilibre où, comme l'explique Robertson (1995), l'indigénisation est le revers de la médaille de l'homogénéisation induite par la mondialisation.

Les Chinois de Singapour et le « chinois »

La population majoritaire de Singapour, depuis longtemps avant l'indépendance, est celle de descendance chinoise. Au moment de l'indépendance, la langue qui était déjà celle de l'éducation au sein de nombre d'écoles chinoises, le mandarin standard, est adoptée comme langue officielle de l'état et comme langue enseignée dans les cours scolaires de chinois. Appelé *huayu* et proche de la langue nationale standard de la Chine continentale – le

¹³ Le découpage ethnique est souvent siglé CIMO ou CMIO, où l'on reconnaît les initiales de Chinois, Indien, Malais et *Other*.

putonghua –, le chinois enseigné à Singapour adopte une prononciation pékinoise, la grammaire du mandarin standard chinois et les caractères sinogrammiques simplifiés.

Pour presque l'ensemble de la première génération de Sino-Singapouriens, le mandarin est cependant une langue totalement étrangère, la grande majorité d'entre eux parlant d'autres variantes, surtout du sud de la Chine, que le gouvernement nomme « dialectes » (*dialects* en anglais, ou *fangyan* en mandarin). Les chiffres des recensements du tableau suivant sont significatifs : la pratique déclarée des langues chinoises autres que le mandarin a été divisée par cinq en un demi-siècle, passant de près de 75 % de la population chinoise en 1957 à moins de 15 % de la même population en 2010 :

Tableau n° 1 : Evolution des langues parlées au foyer 1957-2010

	anglais	mandarin	autres langues chinoises	malais	tamoul
1957	1,8	0,1	74,4	13,5	5,2
1980	11,6	10,2	59,5	13,9	3,1
1990	18,8	23,7	39,6	14,3	2,9
2000	23,0	35,0	23,8	14,1	3,2
2010	32,3	35,6	14,3	12,2	3,2

Source : Bolton et Ng, 2014.

Pour unifier la communauté chinoise, le gouvernement opte donc pour l'officialisation du mandarin, ce qui permet de répondre à plusieurs objectifs : d'abord, et en dépit de pratiques plurilingues qui perdureront longtemps, les Sino-Singapouriens doivent devenir peu à peu au moins bilingues en chinois, c'est-à-dire locuteurs de mandarin standard, tout en restant, éventuellement locuteurs d'une langue familiale, telle que le hokkien, le cantonais, le teochew, le hakka ou le hainanais. Ensuite, cela permet l'unification de la plus grande communauté ethnolinguistique singapourienne par le biais d'une langue finalement perçue comme neutre au sein de cette communauté. Dans l'image que tente de construire le gouvernement et à l'instar de ce qu'il vise également pour le malais des Malayo-Singapouriens et le tamoul des Indo-Singapouriens, le mandarin permet aux Sino-Singapouriens d'entretenir le fameux lien ethnique, évoqué plus haut, au patrimoine et aux valeurs asiatiques.

La normalisation linguistique en deux actes : substituer et corriger

Acte 1 : Agir sur le statut : Le chinois et la *Speak Mandarin Campaign*

La campagne d'incitation à la pratique du mandarin naît sous l'impulsion du gouvernement en 1979. Elle vise ni plus ni moins la substitution des langues chinoises dominantes (hokkien, teochew et cantonais, notamment) par le mandarin. Elle a pour objectif de soutenir les mesures politiques prises pour mandariniser la communauté chinoise de la république, notamment l'enseignement du mandarin à l'école dans le module obligatoire de « langue maternelle » (*Mother Tongue*) à tous les Sino-Singapouriens et l'interdiction de la diffusion audio-visuelle dans une langue autre que le mandarin. Ainsi, les créations artistiques et médiatiques dans des langues chinoises autres que le mandarin sont proscrites et systématiquement doublées (Ng, 2017)¹⁴.

¹⁴ C'est notamment le cas de l'abondante production filmique hongkongaise, réalisée en cantonais et devenue dans les années 1970 rapidement très populaire dans tout le monde sinophone, Singapour compris. Les témoignages recueillis dans notre corpus montrent que dans la génération des trentenaires et quadragénaires, les aînés (grands-parents, parents et frères/sœurs) ont eu accès à la cinématographie hongkongaise en cantonais et

Jusqu'à nos jours, la *Speak Mandarin Campaign* est réactivée annuellement, avec force discours et propagande visant à l'abandon des dialectes et la pratique du mandarin. Les différents Premiers ministres, depuis Lee Kuan Yew, soutiennent activement la campagne, fréquentent les rassemblements promotionnels. On lit sur les manuels de chinois et sur des affiches destinées à la communauté chinoise des slogans tels que « *Start with Mandarin, not dialect* », « *Speak more Mandarin and less dialects* », « *Chinese is Mandarin* », « *Mandarin's in, dialect's out* » ou, plus récemment « *Mandarin Cool !* »¹⁵.

Lee K. Y. met en scène activement son propre apprentissage du mandarin dans différents ouvrages, notamment dans *Keeping My Mandarin Alive* (Chua, 2005) où la première et la quatrième de couverture nous montrent un Premier ministre appliqué et studieux. Dans ses mémoires, il expose sa position sur la place du mandarin à Singapour :

J'ai insisté sur l'importance du mandarin pour les Chinois de Singapour. Non seulement l'usage des dialectes était un obstacle à l'apprentissage du mandarin et de l'anglais dans les écoles, mais cet usage aurait remplacé celui du mandarin et renforcé la position de l'anglais (...) Le mandarin est acceptable émotionnellement comme notre langue maternelle (tout comme le malais et le tamoul le sont pour les autres groupes ethniques). (Lee K.Y., 2012 : 150 ; ma traduction)

Comme on le constate ici, les arguments de Lee sont de plusieurs ordres. Politiquement, ne pas apprendre ni parler le mandarin (et partant, maintenir des pratiques « dialectales ») mettait non seulement en danger la survie de la pratique du mandarin lui-même, mais menaçait l'équilibre recherché par l'état depuis sa fondation : une langue, neutre, de communication extra/inter-communautaire (l'anglais) et une – seule – langue de communication intracommunautaire, conçue comme véhicule d'une identité et de valeurs locales et asiatiques (le malais, le tamoul et le mandarin).

Lee K. Y. avance aussi un argument de nature acquisitionnelle, qui renvoie à l'impossibilité, selon lui, d'une complémentarité et au risque de substitution (ou remplacement, voir ci-dessus) entre les apprentissages linguistiques. Pour Lee K. Y., l'apprentissage et la pratique de plus de deux langues (mandarin, anglais et une autre langue chinoise) était tâche impossible et pour que le mandarin réussisse, il fallait que le « dialecte » soit abandonné.

Les chiffres du déclin des langues chinoises autres que le mandarin sont clairs et montrent le succès – relatif – de la *Speak Mandarin Campaign* dans la substitution linguistique progressive dont fait l'expérience la communauté sino-singapourienne depuis la fin des années 1970. Je renvoie au tableau n° 1 et présente quelques chiffres supplémentaires ici, en attirant toutefois l'attention du lecteur sur une certaine prudence à la lecture de ces tableaux.

En effet, comme je le montrerai plus loin à partir des résultats de notre enquête (Forlot et Chan, 2017 ; Chan et Forlot, 2017 ; voir également note 1), les statistiques sont manipulables : il ne s'agit pas nécessairement de les considérer comme intentionnellement faussées, mais de prendre en compte les choix effectués par les recenseurs, choix qui peuvent découler d'une certaine idéologie nationale. Par exemple, on voit bien ici que les statistiques mentionnent les langues parlées à la maison, mais sans entrer dans des détails qui intéressent bien sûr les sociolinguistes, comme l'identification réelle de ce que l'on parle (par exemple, le singlish est-il de l'anglais ? Ou encore, que dois-je répondre si je parle mandarin avec mes

ont souvent construit leurs compétences de compréhension du cantonais par ce biais, même si une autre langue chinoise était parlée au domicile. Les jeunes en âge de regarder ces films dans les années 1980 n'ont pour leur part pas eu d'autre choix que de le faire en mandarin.

¹⁵ Slogans que l'on pourrait traduire à peu près ainsi : « Commençons par le mandarin, pas le dialecte » ; « Parlons davantage le mandarin et moins les dialectes » ; « Le chinois, c'est du mandarin » ; « Le mandarin, oui ; les dialectes, non » ; « Le mandarin, c'est cool ! ». Ce dernier slogan, qui date des années 2000, est moins stigmatisant pour les dialectes et tente de changer l'image du mandarin chez les jeunes (cf. plus bas).

frères et sœurs et cantonnais avec mes parents ?), l'exactitude de la fréquence avec laquelle on parle telle ou telle langue, ainsi que la pratique de l'alternance de code ou de langues hybrides.

D'autre part, le fait que les langues recensées ici sont celles parlées au foyer soulève une autre question sociolinguistique et méthodologique, car les Sino-Singapouriens ont le taux de célibat – et donc potentiellement d'absence de « foyer » au sens classique – le plus élevé de la population : autour de 32 % des hommes et 25 % des femmes trentenaires étaient célibataires entre 2010 et 2015, et entre 15 et 17 % des Sino-Singapouriens quadragénaires l'étaient également à la même époque. La question est donc ici de savoir ce que signifie réellement la pratique d'une langue au foyer, attendu que contrairement à d'autres recensements menés dans des pays multiculturels (cf. Statistique Canada par exemple), la pratique linguistique au travail n'est pas comptabilisée.

Tableau n° 2 : Pratique des langues au foyer de 1990 à 2015 : Langue la plus souvent parlée à la maison, exprimé en pourcentage de la population résidente

Groupe ethnique	1990	2000	2010	2015
<i>Les Chinois parlent le plus souvent</i>				
L'anglais	19,3	23,9	32,6	37,4
Le mandarin	30,1	45,1	47,7	46,1
Une/d'autres langues chinoises	50,3	30,7	19,2	16,1
Une/d'autres langues (non chinoises)	0,3	0,4	0,4	0,4
<i>Les Malais parlent le plus souvent</i>				
L'anglais	6,1	7,9	17,0	21,5
Le malais	93,7	91,6	82,7	78,4
Une/d'autres langues	0,1	0,5	0,3	0,1
<i>Les Indiens parlent le plus souvent</i>				
L'anglais	32,3	35,6	41,6	44,3
Le tamoul	43,2	42,9	36,7	37,7
Le malais	14,2	11,9	7,9	5,6
D'autres langues	10,0	9,9	13,8	12,4

Source : Singapore Department of Statistics ; <http://www.singstat.gov.sg/statistics> - consulté le 20 juillet 2017.

Bien que le tableau ci-dessus vise à présenter prioritairement les pratiques des Sino-Singapouriens, j'indique également les données concernant celles des Malais et des Indiens pour que le lecteur dispose d'une échelle de comparaison. En effet, on y constate un certain nombre de phénomènes :

- Le taux d'anglicisation augmente peu à peu dans tous les groupes ethnolinguistiques ;
- La pratique de la langue communautaire au foyer (mandarin, malais ou tamoul) subit une baisse parmi les Malais et les Indiens, au profit de la progressive domination de l'anglais ;
- On recense dans la communauté indienne trois phénomènes marquants : la pratique du malais, non négligeable de la colonisation à l'indépendance, est en net recul depuis le début des années 2000 ; d'autre part, la communauté indienne est la plus anglicisée de la population singapourienne, héritage de l'histoire coloniale de cette communauté où l'anglais jouit d'un certain prestige. Pour finir, on recense chez les Indo-Singapouriens le pourcentage le plus élevé de langues autres : il s'agit pour l'essentiel d'autres langues du sous-continent indien constitutives de la communauté (hindi, goudjarati, bengali, mayalayam, telougou...) ainsi que des langues de la migration indienne et sri-lankaise arrivée lors des vagues de recrutement de main d'œuvre dans les années 2000.

- Quant à la communauté chinoise, ces chiffres trahissent plusieurs phénomènes : la régression des « dialectes » chinois, dont la pratique dominante au foyer a été divisée par trois en 25 ans (de 50 à 16 %) ; la hausse progressive du mandarin comme langue dominante au foyer jusqu'au tournant du siècle, puis une certaine stagnation depuis, les chiffres de 2015 indiquant même une certaine baisse qui va sans doute de concert avec le dernier phénomène : une anglicisation progressive de la communauté chinoise.

Revenons quelques instants à la communauté sino-singapourienne, en liant la *Speak Mandarin Campaign* à son pendant scolaire, l'enseignement obligatoire du mandarin. Si l'on approfondit les analyses concernant ce groupe, les chiffres affinés par tranches d'âge montrent nettement l'anglo-domination croissante et laisse présager que Singapour est sans doute déjà dans le « cercle intérieur » (*'Inner Circle'*) conceptualisé par Kachru (1982), à savoir celui des pays où la population a majoritairement l'anglais comme première langue.

Le tableau suivant compare les pratiques des enfants (5-14 ans), celles des jeunes adultes (15-24 ans) et celles de leurs parents ou grands-parents âgés de plus de 55 ans à la date des deux recensements de 1990 et 2000 et de l'étude démographique partielle de 2015. Ces chiffres montrent qu'en 1990, Singapour était encore, en termes de pratiques linguistiques au sein des foyers, un pays fortement plurilingue à dominante asiatique et qu'en 2015, Singapour peut être considéré comme un pays certes encore plurilingue, mais également anglophone. On a là l'illustration parfaite du *English-Knowing Bilingualism* décrit par Pakir (1991 ; voir également Tupas, 2011).

Tableau n° 3 : Langue principale parlée au foyer par la population sino-singapourienne : 5-14 ans, 15-24 ans et + de 55 ans.

À Singapour,	Population de 5 à 14 ans				Population de 15 à 24 ans				Population de + de 55 ans			
	1990	2000	2010	2015	1990	2000	2010	2015	1990	2000	2010	2015
<i>Les Chinois parlent :</i>												
L'anglais	23,3	35,8	51,9	61,3	19,9	21,5	40,7	50,2	5,3	9,9	19,2	24,1
Le mandarin	57,6	59,6	46,4	37,4	28,5	59,8	55,3	47,6	6,1	17,8	34,6	38,5
Autre(s) L(s) chinoise(s)	18,9	4,3	1,4	0,9	51,5	18,4	3,6	1,8	87,7	71,8	45,8	37,2
Autre(s) L(s)	0,2	0,4	0,4	0,3	0,2	0,3	0,4	0,4	0,9	0,5	0,3	0,3

Source : Singapore Department of Statistics ; <http://www.singstat.gov.sg/statistics> - consulté le 20 juillet 2017.

La conversion de la communauté chinoise à l'anglais langue dominante et le recul de ses compétences en mandarin date de l'entrée de Singapour dans la modernité avancée, au début du 21^e siècle. Tout d'abord, le développement des technologies, l'accroissement de la mobilité et, bien sûr, la politique de l'anglais langue de scolarité ainsi que la focalisation du gouvernement sur le projet du *English Knowing Bilingualism* n'ont pas permis au mandarin de s'imposer effectivement comme langue de la communauté chinoise de Singapour. Ce bilinguisme reste essentiellement scolaire, et nombre de travaux actuels montrent que le niveau de chinois dans les écoles n'atteint pas le niveau attendu par le système éducatif (Lee C. L., 2012).

Ceci n'est pas nouveau, du reste : dès 1979, le ministère de l'éducation avait mis en place un programme avancé d'apprentissage de la « langue maternelle » (*Higher Mother Tongue*). Lee Kuan Yew lui-même l'avait pressenti en évaluant le système bilingue en ces mots :

Ce qu'on a accompli est très disparate, inégal. Au sommet du groupe d'élèves éduqués dans nos écoles, vous avez environ 3 à 5 % d'entre eux qui sont réellement bilingues au sens où ils sont capables de parler, de comprendre et de répondre dans deux

des langues que l'on enseigne à l'école, ainsi que les lire et écrire véritablement. (...) Ensuite, vous en avez 10 %, peut-être 15 %, qui sont à l'aise dans une langue et ont un niveau correct dans une autre. Puis vous avez le gros d'entre eux, la majorité qui est à l'aise dans une seule langue. Ils savent la lire, ils savent l'écrire, mais ils sont incapables d'avoir la même maîtrise et la même aisance dans la deuxième langue. (Lee K. Y. 1978, cité dans Chan, 2017 : 36-37 ; ma traduction).

Cet extrait montre plusieurs choses : après à peine plus d'une décennie de politique scolaire bilingue, Lee K. Y. constate l'échec annoncé de cette politique. Ensuite, ces mots, avec force détails et statistiques – sans doute quelque peu impressionnistes – montrent son implication personnelle dans les politiques linguistiques du pays et le poids décisif du fondateur dans celles-ci.

Après le programme avancé en langue maternelle de 1979, le Ministère de l'éducation crée en 2004 un programme avec l'objectif inverse : venir en aide aux élèves ayant de grandes difficultés en « langue maternelle », le Programme B de « langue maternelle » (*Mother Tongue B syllabus*). Désormais, les programmes de « langue maternelle » se déclinent en 5 niveaux destinés à couvrir toutes les compétences des communautés ethnolinguistiques singapouriennes (Chan, 2017).

Le mandarin, de l'authenticité supposée au désamour

Comme je l'ai dit plus haut, la population chinoise de Singapour a été visée par une politique délibérée de substitution des langues locales, de tradition souvent orale, par une langue standardisée, écrite et s'étant imposée dans le reste du monde sinophone (Chine et Taïwan). Le paradoxe ici est que le mandarin, répondant à un impératif d'invocation du local et de l'authentique – langue imaginée comme celle de l'héritage chinois – a été rapidement perçu de deux façons qui finalement l'éloignaient du local : d'une part, c'était la langue standard de la République populaire de Chine, donc une langue exogène aux cultures constitutives de l'histoire singapourienne (et péninsulaire malaise). D'autre part, la mise en avant du mandarin a également reposé sur la perception, qui s'est révélée exacte, du développement économique de la Chine.

Le pari du mandarin a donc été fondé sur une association essentialiste construite par l'état que l'identité chinoise de Singapour trouverait son véhicule dans cette langue. Or, si le mandarin est la « langue maternelle » institutionnelle des Sino-Singapouriens, elle n'est pas perçue comme leur vraie langue d'héritage (Lim, 2015). Les auteurs d'un Rapport de 1978 remis au Ministère de l'Education, connue sous le nom de *Goh Report*, soulevaient l'anomalie singapourienne d'une éducation « contre-nature », les enfants de descendance chinoise étant éduqués en anglais et en mandarin, deux langues qu'ils ne parlaient pas à la maison (Lo Bianco, 2007).

Notre travail de terrain s'est intéressé à cette question de l'enseignement de la « langue maternelle ». Les témoignages de notre corpus sont nombreux, qui montrent une indifférence au mieux, un désamour souvent, pour cette langue qui, comme l'illustrent tout à fait le tableau n° 3, a effacé les langues régionales chinoises que parlaient les premières générations. Différents types d'images ressortent :

a) Le mandarin à l'école, « langue maternelle » étrangère

Sans doute faut-il également chercher les raisons de cet échec dans les démarches didactiques adoptées pour l'enseignement du mandarin. Examinons cet extrait de l'interview de Yi, étudiant à l'université :

Extrait n° 1 : Yi, étudiant de premier cycle universitaire

Yi : J'étais vraiment mauvais en chinois et je détestais ça. Ils avaient un 'Temple de la renommée' pour les meilleurs élèves en chinois, mais moi j'étais dans le 'Temple de la honte', comme ils disaient

L'extrait, traduit de l'anglais – comme tous les extraits de cet article – repose sur un jeu de mot basé sur la rime entre *Hall of Fame* (Temple de la renommée, sorte de Panthéon dans la culture populaire nord-américaine où les héros, souvent issus du sport professionnel, sont honorés) et *Hall of Shame* (Temple de la honte), inventé ici par les enseignants de mandarin de l'école fréquentée par Yi. Si les témoignages de notre corpus ne sont pas nécessairement aussi radicaux que celui-ci, ils montrent bien toutefois qu'une des problématiques de la place du mandarin est celle de son enseignement. La plupart de nos 30 interviewés évaluent cet enseignement comme très traditionnaliste et peu interactif (beaucoup de grammaire, d'apprentissage lexical, de lectures de textes, de répétition par cœur). Les courts extraits suivants témoignent de ce désamour d'apprentissage :

Extrait n° 2 : Carol, étudiante de premier cycle universitaire

Intervieweur : Vous ne vous êtes pas dit, bon, je suis de descendance chinoise, il faut que je parle un peu chinois ?

Carol : Euh, je devrais ressentir ça, mais non en fait. Parce que je pense qu'on a été forcés, d'une certaine façon, euh, c'était, on a dû étudier le chinois de (...) la première année du primaire jusque, dans mon cas, (...) de sept ans à dix-huit ans. Donc ça fait pendant onze ans. C'était vraiment le supplice, euh, j'étais pas bonne du tout, je n'aimais pas le chinois, mais il fallait l'étudier et le pratiquer presque tous les deux jours. J'en ai assez du chinois, euh, et si je ne devais plus le pratiquer du tout, ça ne serait pas grave. Et puis au quotidien, on parle anglais et pas chinois.

Extrait n° 3 : Sherry, étudiante de premier cycle universitaire

Sherry : À la réflexion, maintenant, je me rends compte que ce n'est pas une chose horrible de, vous savez, c'est sûrement une bonne idée que de faire apprendre une seconde langue à l'école, mais je pense que c'était enseigné d'une façon qui nous paraissait forcée, alors très souvent, vous aviez l'impression qu'ils vous gavaient de tout ce lexique, alors que ça peut être vraiment amusant (...) alors ce n'est pas qu'ils, les profs de chinois, ce n'est pas qu'ils travaillent mal, mais vu les contraintes, c'est très difficile d'atteindre tous les objectifs fixés.

Dans ces extraits, et à l'image de l'ensemble de notre corpus, quelques thèmes clés ressortent : celui de l'obligation d'apprendre le chinois – en être forcé –, celui de méthodes pédagogiques rigides, avec une focalisation sur le lexique et l'apprentissage par cœur, et celui du chinois non pas comme langue maternelle, mais comme langue qui leur est étrangère : Sherry parle de « seconde langue » et Carol décrit ses pratiques – et celles de ses proches – comme celles d'anglophones et non de sinophones.

L'une des critiques fréquentes est donc que le mandarin est enseigné comme une langue maternelle, ce qui est le cas d'un point de vue institutionnel, alors que le besoin des apprenants est plutôt celui d'un apprentissage relevant de la langue étrangère et/ou seconde. Des chercheurs soulignent l'insuffisante prise en compte des compétences plurilingues – notamment en anglais – des jeunes Singapouriens (Goh Y. S., 2007), pendant que d'autres attirent l'attention sur la nécessité de prendre en considération la variation spécifique à l'évolution du mandarin à Singapour afin, au moins, de raccrocher cet apprentissage à la réalité locale (Shang *et al.*, 2015).

b) Le mandarin, langue de l'isolement

Si le mandarin a été imposé pour créer du lien dans la communauté chinoise singapourienne et au-delà dans le monde sinophone, certains jeunes étudiants sino-singapouriens nous rapportent que le mandarin a également créé une rupture dans leurs familles : les anciens (grands-parents, grands-oncles, etc.) parlent un ou plusieurs « dialectes » (hokkien, teochew ou cantonais, en majorité) au quotidien, et parfois rien d'autres, leurs parents parlent le mandarin, mais comprennent le « dialecte » et eux-mêmes, avec leur mandarin parfois peu solide, sont généralement plus à l'aise en anglais. William, étudiant en master dans une université singapourienne, en témoigne :

Extrait n° 4 :

William : ce choix (du mandarin) s'est fait dans le jeu politique de l'époque. Maintenant, je peux à peine parler à ma grand-mère parce qu'elle parle cantonais, je pense que ça crée de l'isolement pour elle, et pour moi aussi (...) Je ne me souviens pas du temps où je pouvais sortir de chez moi et entendre toutes sortes de dialectes, avec l'aisance que mes grands-parents avaient, on n'a plus tout ça quand on est dehors.

c) Le mandarin, langue globale, mais peu locale.

Comme indiqué plus haut, dans leur quête de combiner le local et le global (Bockhorst-Heng, 2005 ; Alsagoff, 2007 ; 2010), les fondateurs de la république avaient pensé que la vertu première des « langues maternelles », dont le mandarin, serait de donner aux Singapouriens un ancrage identitaire dans une asianité locale. Or, les témoignages recueillis auprès de jeunes étudiants singapouriens nous montrent que le mandarin n'a pas assumé tout à fait le rôle que l'état avait envisagé pour lui : au lieu d'être la langue maternelle de l'identité et de la culture chinoises, le mandarin répond à des fonctions de langue véhiculaire dans un monde asiatique – et international – où sa place est croissante. En ce sens-là, le mandarin se rééchelonne (Blommaert, 2010) pour se situer sur un plan équivalent à celui de l'anglais. L'extrait suivant le montre bien, où Amanda, jeune étudiante de premier cycle universitaire, explique comment elle situe les « dialectes » et le mandarin dans son répertoire d'usage :

Extrait n° 5 :

Amanda : Je pense que les dialectes sont beaucoup plus familiers, donc c'est sans doute plus facile de les apprendre en dehors du système scolaire. En fait, si tu les apprends à l'école, ça risque même, je sais pas, de les tuer hein ?

Intervieweur : et comment on apprend une langue en dehors de l'école ?

Amanda : juste en la parlant, en fait, c'est ce qui se passe avec le cantonais, genre tu as de la famille ou quelqu'un à qui tu peux parler, sinon c'est vraiment difficile (...) Moi, je pense que je parle pratiquement que le mandarin, c'est plus utile. Et c'est la langue que les gens utilisent maintenant dans les affaires

L'objectif de l'état n'est donc que partiellement atteint ici : le mandarin est en effet la langue qui permet aux Sinophones de communiquer. Mais ici, elle est associée à une langue d'affaires et non une langue servant à véhiculer une identité asiatique pour la nation singapourienne telle que Lee K. Y. l'avait imaginée (cf. Anderson, 1983).

Acte 3. L'anglais, le singlish et le *Speak Good English Movement*

Un portrait de Singapour qui ne parlerait pas de la dynamique de l'indigénisation de l'anglais serait incomplet. Comme je l'ai dit plus haut et ainsi que le montrent nettement les tableaux 1 à 3, les communautés ethniques résidentes de Singapour sont désormais nettement en cours d'anglicisation, et la plupart des répondants de notre corpus – ce qui correspond

également aux résultats des recensements officiels – admettent posséder un bilinguisme plutôt déséquilibré, la langue dominante étant souvent l’anglais. Les résultats dans notre enquête, menée auprès de 633 répondants, étudiants à l’université, montrent que 85,9 % des répondants indiquent l’anglais comme la langue dans laquelle ils ont le plus de compétences¹⁶.

Les résultats présentés dans une étude de Tan Y.-Y. (2014) montrent un choix de l’anglais également majoritaire, mais largement plus bas (en moyenne 53,5 % chez les jeunes ; N = 436). Mais Tan montre dans cette étude aussi que les jeunes Sino-Singapouriens indiquent à une large majorité utiliser l’anglais pour raconter une histoire (89,1 % contre 9,2 % pour le mandarin) et pour tenir un journal (97,4 % en anglais contre 2,6 % en mandarin). Ceci indique clairement que les jeunes Singapouriens sont littéraciés en anglais.

À l’instar de nombreux lieux de colonisation, des formes locales de la langue coloniale se sont développées, et on situe l’émergence des formes localisées de l’anglais singapourien dès le début de la période de colonisation officielle (1867), au moment où le bilinguisme des élites a également émergé (Schneider, 2007). Les contacts répétés des langues ont créé des hybridités dans tous les parlers de l’île et le malais de marché, forme créolisée du malais servant de *lingua franca* pré-coloniale et coloniale, fut remplacé par l’anglais singapourien, forme nativisée de l’anglais des colons (Chew, 2013). Cet anglais de Singapour a été largement étudié¹⁷ et est généralement connu maintenant sous le nom de *singlish*.

Un point de débat subsiste parmi les linguistes spécialistes de l’anglais à Singapour : le *singlish* est-il de l’anglais, et comment peut-on savoir ce qui relève du premier et du second ? Dans les années 1980, la perception dominante était celle du continuum lectal (Platt et Weber, 1980), où l’anglais standard et formel se trouvait en situation acrolectale sur le continuum, et toutes les formes populaires – par exemple celles décrites brièvement dans la note 17 – se trouvaient dans la zone basilectale du continuum. Clairement, le modèle du continuum lectal situe l’anglais standard comme le modèle à atteindre et le *singlish* comme le parler des gens défavorisés et peu éduqués (Alsagoff, 2007 : 26-27). Ajoutons que ce modèle place l’anglais parmi les langues non natives, c’est-à-dire le perçoit encore comme une langue exogène. Or, comme l’ont montré les chiffres ci-dessus, l’anglais, au tournant du 21^e siècle, est bel et bien une L1 pour de nombreux Singapouriens.

A. F. Gupta (1994) avance quant à elle que c’est le modèle de la diglossie (cf. Ferguson 1959) qui explique le mieux la situation du *singlish*, dont l’émergence et la diffusion seraient liées à un changement dans le paysage linguistique singapourien (Alsagoff, 2007 : 28). Elle constate qu’avec l’avènement de l’anglais comme L1, de plus en plus de Singapouriens, quels que soient leurs niveaux d’éducation, parlent l’anglais singapourien (le nom qu’elle donne au *singlish*) et sont en mesure d’alterner d’une variante à l’autre, à savoir du *singlish* à un anglais plus standard (Pakir, 1991).

Suite à ce modèle et constatant elle aussi que l’anglais n’était plus considéré comme une langue étrangère, Pakir (1991) a proposé un modèle d’expansion triangulaire sur les flans desquels on aurait d’un côté un axe de maîtrise linguistique (*proficiency*) et de l’autre un axe de formalisme linguistique (*formality*). Dans ce modèle, les Singapouriens éduqués maîtrisent un nombre étendu de styles allant de l’anglais standard à l’anglais populaire. Notons donc que dans ce modèle, les variantes populaires informelles et les variantes formelles paraissent tout

¹⁶ 9,9 % indiquent soit le mandarin, soit le chinois (le plus souvent synonyme de mandarin).

¹⁷ Chew (2013 : 95 et suiv.) relève des phénomènes similaires entre le malais de marché et les premières formes de l’anglais singapourien : accentuations et intonations adaptées, réductions morphologiques, substitutions lexicales, ou encore topicalisation. En plus de ces phénomènes, le *singlish* se caractérise par des emprunts lexicaux du malais et du hokkien et par l’usage – souvent en finale d’énoncés – de particules des différentes langues chinoises (hokkien et cantonais par exemple). Pour des ouvrages généraux sur les formes linguistiques de l’anglais de Singapour, le lecteur pourra se tourner entre autres vers Lim (2004) ou Deterding (2007).

de même correspondre à des niveaux éducatifs et que les deux variantes sont regroupées sous la même étiquette générale : l'anglais.

Alsagoff (2007 ; 2010) a tenté récemment de proposer une interprétation mettant en relief l'importance de la dynamique global-local. Pour elle, les questions dépassent le linguistique et se posent en termes culturels : l'anglais répond à deux fonctions, construites par le jeune état : celle de langue des affaires, de la communication, de la science et de la technologie, autrement dit celle de l'accès au global. Mais en même temps, l'anglais assume – et les fondateurs ont eux-mêmes insisté sur ce point – le rôle de langue inter-communautaire. Ceci a créé, à mesure que les années ont passé, une reconfiguration du paysage macro-culturel singapourien. Alsagoff (2007 : 34-38) avance ainsi que les variations autour de l'anglais singapourien découlent d'un conflit entre le besoin d'être local et celui d'être global.

Prenons un exemple. En 1999, lors d'un rassemblement public, l'ancien Premier ministre encore très influent Lee Kuan Yew, s'en prend à l'hybridité caractéristique du singlish et livre ce commentaire :

Malgré des différences dans les accents et dans les prononciations, les Britanniques, les Américains, les Australiens et les Néo-Zélandais se comprennent aisément parce qu'ils parlent la même langue, utilisent les mêmes mots avec la même grammaire et les mêmes structures de phrases. Les Singapouriens ajoutent du chinois et du malais dans le singlish (...). Pire, le singlish recourt à la syntaxe du chinois. En fait, nous sommes en train de créer une nouvelle langue. (...) Nous apprenons l'anglais de façon à pouvoir comprendre le monde et pour que le monde nous comprenne. Il est donc important de parler et d'écrire l'anglais standard. Plus les médias rendent le singlish acceptable socialement, en le popularisant dans des émissions de télévision, plus nous faisons croire aux gens qu'ils pourront se débrouiller seulement avec le singlish. Cela constituera un désavantage pour la partie la plus défavorisée de la population. (...) malheureusement, si les moins éduqués parmi notre population finissent par ne plus apprendre que le singlish, ces gens souffriront économiquement et socialement. Il est nécessaire de mieux parler anglais, pas singlish. Ceux à Singapour qui parlent bien l'anglais devraient participer à la création d'un environnement favorable à la pratique d'un bon anglais, plutôt que de militer, comme certains le font, pour le recours au singlish (...). Le singlish est un handicap que nous ne devons pas souhaiter aux Singapouriens.¹⁸ (Ma traduction)

Il y a dans les discours de Lee K. Y. la marque de plusieurs modes de gestion de l'état. D'abord, il y a une vision de l'avenir qui combine cohésion sociale et réussite économique. Ici, l'anglais paraît important, parce qu'il doit être à la fois langue locale intercommunautaire, mais aussi langue du succès économique. Le singlish, en revanche, ne peut répondre qu'au premier critère. D'autre part, Lee K. Y., avec une certaine justesse, perçoit dans le singlish la marque culturelle des classes populaires. Or, le travail des gouvernements successifs depuis l'indépendance a été d'éduquer, de sortir le pays de la pauvreté et de permettre à une classe moyenne d'émerger. Il en allait aussi de la construction cohésive d'une nation cohésive : la communauté malaise, par exemple, déjà la plus défavorisée avant l'indépendance, ne devait pas sombrer dans la relégation sociale de peur que cela ne génère des tensions tant internes qu'externes, notamment avec la Malaisie dont Singapour venait de se séparer.

Aussi le singlish donne-t-il lieu à des discours ambigus : reconnu par les dirigeants qui le nomment ainsi, individué comme parler à part entière ici par Lee K. Y., le singlish n'est acceptable que s'il sert à identifier une « singapourianité » moderne et éduquée qui ne peut se développer qu'avec la maîtrise d'un anglais standard. En 1999 également, le Premier ministre Goh Chok Tong, fait cette déclaration lors du Rassemblement public de la fête nationale :

¹⁸ Discours au rassemblement de la fête nationale, le 14 août 1999, Tanjong Pagar Community Club.

Si nous continuons d'utiliser le singlish, cela va logiquement mener à ce que nous aussi nous développiions notre propre pidgin anglais, parlé par seulement trois millions de Singapouriens, que le reste du monde trouvera charmant mais incompréhensible. On y est déjà presque. Voulons-nous atteindre cet objectif ? On ferait mieux à ce moment-là de se limiter au chinois, au malais ou au tamoul ; là, au moins, d'autres gens à travers le monde nous comprendront. (source : cf. note 18) (Ma traduction.)

Sous cette présentation catastrophiste, Goh. C. T. tente de persuader son auditoire que le singlish n'est pas encore unanimement partagé par les Singapouriens, qu'un retour en arrière est possible. L'inquiétude réside dans le risque pressenti que les Singapouriens délaissent l'anglais au profit du singlish, que les interactions avec le reste du monde anglophone se restreignent et que les Singapouriens se trouvent tournés en ridicule dans le monde (Kirkpatrick, 2010). Le premier ministre Goh s'en prend même directement, en 1999, à une émission humoristique, *Phua Chu Kang Pte Ltd*, diffusée à la télévision depuis 1997, mettant en scène un entrepreneur incompetent et excentrique appelé Phua Chu Kang, dont la caractéristique principale, hormis ses bottes jaunes, sa tignasse bouclée et son gros grain de beauté sur le visage, est son usage exclusif du singlish.

Suite à cette intervention est lancée en 2000 une campagne de promotion d'un anglais « correct », nommé le Speak Good English Movement. Cette campagne de « correction » linguistique est réactivée annuellement par des réunions publiques et des discours ministériels, des sites internet et une plateforme en ligne – STOMP – du journal d'état *The Straits Times* (Bruthiaux, 2010). Ces outils numériques sont ouverts pour permettre aux Singapouriens de s'exprimer et poser des questions sur les formes et les normes attendues de l'anglais.

Certains slogans de cette campagne agissent comme des échos correctifs à des pratiques fréquemment entendus à Singapour. Le slogan de 2006 est remarquable de ce point de vue : *'Be Understood. Not only in Singapore, Malaysia or Batam'*. L'appel à l'intercompréhension au-delà des frontières immédiates de Singapour – Batam est l'île indonésienne la plus proche de Singapour, située à une heure de ferry de la cité-état – est un grand classique de la politique linguistique singapourienne, découlant de son souci permanent de la pertinence économique. (J. Tan, 2006). Mais ce slogan est aussi une réponse à l'émission *Phua Chu Kang Pte Ltd* citée plus haut, où le personnage principal, Phua, s'enorgueillit – en singlish – d'être le meilleur entrepreneur de Singapour, de Malaisie et de Batam ! Preuve du succès populaire de l'émission et des questions affectives qu'il soulève, le Premier ministre Goh mentionnera au moins trois fois Phua Chu Kang dans ses discours publics : en 1999, 2000 et 2003.

Malgré l'accord général autour de l'existence du singlish, le gouvernement singapourien – sans grand surprise – préfère encore, par le biais de son service des statistiques, ne pas l'inclure parmi les langues parlées dans la cité-état. Il était donc intéressant pour nous, durant notre enquête de terrain, d'approfondir les questions du recensement en demandant quelles langues étaient parlées, à qui et dans quelles circonstances. Le tableau suivant expose quelques résultats montrant la place des langues dans la vie quotidienne de nos répondants (qui pouvaient, logiquement, cocher plusieurs cases, les pratiques et répertoires étant connus pour être plurilingues). Je ne mentionne ici que les chiffres de la partie chinoise de notre corpus.

Tableau n° 4: Langue(s) parlée(s) en famille (exprimé en pourcentage ; N=630)

	anglais	singlish	mandarin	autre L chinoise
À mon père, je parle/-ais	73	47	58	34
À ma mère, je parle/-ais	73	48	69	40
Mon père ma parle/-ait	69	44	58	52
Ma mère me parle/-ait	68	45	70	63
Entre frères et sœurs, nous parl(i)ons ¹⁹	71	45	41	9
Lors des réunions familiales, nous parl(i)ons	70	51	72	89
Entre amis, nous parl(i)ons	89	58	60	11

Sources : Forlot et Chan, 2017 ; Chan et Forlot, 2017.

On voit dans ce tableau plusieurs choses que les recensements officiels ne disent pas. D'abord, cela confirme que le singlish et l'anglais sont les langues dominantes de la vie entre pairs. En affinant les données, on s'aperçoit que les usages sont dépendants des domaines et des interlocuteurs auxquels on s'adresse : ainsi, le foyer familial demeure le lieu d'une pratique intergénérationnelle des langues chinoises, mandarin désormais inclus et parfois majoritaire.

Voici, en quelques points, une synthèse de ce que montre ce tableau :

- À peu près la moitié des répondants admet parler le singlish au quotidien. Resterait bien entendu à définir ce que chacun entend par singlish, mais en tous cas, une forme langagière identifiée comme native et spécifiquement singapourienne (Pakir, 1991) fait partie du patrimoine linguistique du pays.
- On parle davantage le mandarin avec les pères qu'avec les mères, qui elles ont un taux de maintien de pratique des « dialectes » chinois plus élevés.
- Les jeunes adultes de descendance chinoise interrogés utilisent peu les « dialectes » entre frères et sœurs et entre amis, faute sans doute d'une compétence suffisante pour remplir toutes les exigences des interactions quotidiennes. En revanche, ces langues chinoises sont largement dominantes dans les interactions lors des célébrations familiales. Cela s'explique par une distribution générationnelle des langues : les « dialectes » chinois sont utilisés, autant que faire se peut, pour rester en contact avec les ascendants, parents, mais surtout grands-parents, grands-oncles et grandes-tantes.
- Le taux déclaré de maintien des « dialectes » pour les conversations en famille est beaucoup plus élevé ici que dans les recensements. Ces chiffres permettent, à tout le moins, de nuancer les situations plus complexes que ne le dépeignent les recensements, dont on peut supposer également une certaine interprétation idéologisée par les hauts fonctionnaires de l'état.
- Les chiffres de l'utilisation du malais et les langues indiennes ne figurent pas dans ce tableau. Nos résultats indiquent toutefois que tous les Malais interrogés (N = 59) déclarent parler le malais lors des réunions familiales, alors que 97 % des Indiens interrogés (N = 34) pratiquent leur langue indienne (tamoul compris et dominant).

Sur l'usage du singlish, notre corpus livre également deux autres informations intéressantes : 52 % de nos 630 répondants sont d'accord (contre 18 % en désaccord et 29 % sans opinion) pour dire que le singlish est la véritable langue qui symbolise le peuple et l'histoire de Singapour. Quand on leur présente l'affirmation que le singlish est un parler déformé de l'anglais, de l'anglais incorrect – comme le *Speak Good English Movement* tente

¹⁹ 13 % répondent que cette question est sans objet.

inlassablement de leur faire croire depuis les années 2000 –, ils sont 59 % à être en désaccord avec cette affirmation, 17 % en accord, cependant que 24 % ne se prononcent pas. J'émetts ici l'hypothèse que pour ces étudiants, les questions linguistiques, notamment celles qui portent sur les « dialectes » chinois et sur le singlish, sont controversées et incitent à une certaine prudence, ce qui pourrait expliquer le taux élevé de réponses neutres/non réponses à ces questions.

En lien avec ce qui précède, quelques contradictions demeurent sur ces positionnements : si une large majorité d'entre eux pense que les Singapouriens sont tout à fait capables d'apprendre et de parler à la fois l'anglais et le singlish (72 % d'accords, contre 12 % de désaccords et 17 % de non-réponses), ils sont en revanche, et de façon paradoxale, plus nombreux à penser que parler le singlish peut être un obstacle à un bon apprentissage d'un anglais sans erreurs.

On ne peut que faire quelques hypothèses d'explication ici : hormis la possibilité que certaines questions aient pu poser des problèmes d'interprétation, on peut supposer que ces contradictions reflètent le double discours – récent – de l'état lui-même : le singlish est bel et bien désormais présenté comme la langue des Singapouriens, dont on a besoin pour s'intégrer socialement et pour vivre à la singapourienne – cf. infra –, mais il est aussi pointé du doigt comme étant la source des problèmes linguistiques dans l'apprentissage d'un anglais international. Pourtant, l'état paraît avoir pris conscience de l'importance du singlish dans la vie quotidienne des Singapouriens et on semble assister à un infléchissement des positionnements radicaux sur la question. Quelques signes sont visibles, comme je le développe dans la partie suivante.

Glottopolitique et plurilinguisme retrouvé dans la modernité avancée

Dans cette dernière partie, je souhaiterais approfondir ce que les dernières lignes de la section précédentes ont effleuré. Alors que l'entrée dans le 21^{ème} siècle a correspondu avec une entrée dans la modernité avancée dans de nombreux pays industrialisés, on a assisté à une redéfinition de ce qui constituaient les états-nations (Wallerstein, 2004). La solidité de la parole de l'état s'est trouvée dans certains cas mise à mal, la confiance dans le gouvernement s'est effritée. La gestion multiethnique post-indépendance avait, à Singapour, imposé la stabilisation et la catégorisation de la population en groupes « raciaux » et en langues ethniques, couplée à une officialisation de l'anglais comme langue intercommunautaire. L'entrée dans la modernité avancée pose actuellement à l'état singapourien quelques problèmes, notamment parce que la politique linguistique répond peu ou prou au même mode de fonctionnement que dans les années 1960 (Stroud et Wee, 2010). Malgré tout, on assiste depuis le début des années 2000 à une évolution, dans laquelle l'état se positionne différemment par rapport aux pratiques linguistiques, ce qui laisse à penser que la tendance est à un accroissement de la réflexivité de l'état (Brooks et Wee, 2014).

Un gouvernement qui communique différemment

Le premier signe est que le gouvernement communique sans relâche sur toutes sortes de sujets, paraissant recueillir l'opinion de son peuple pour ensuite communiquer sur la mise en place de réformes, allant dans le sens d'une politique plus ascendante (*bottom-up*) et soucieuse de l'adhésion du peuple, plutôt que descendante, à savoir imposée du sommet. Par exemple, afin de paraître plus proche de sa population, le compte Tweeter du gouvernement singapourien appelle la population à lire ce que le '*gahmen*' (version singlish du mot 'government') a à dire sur tel ou tel sujet financier (Lim, 2015 : 266) et le Premier ministre lui-même, Lee Hsien Loong, se réjouit sur son compte Facebook qu'à 50 ans, les

Singapouriens puissent désormais affirmer leur identité singapourienne et soient moins « *blur like sotong* », expression en singlish signifiant « dans la confusion » (Lim, 2015 : 267).

Dans la même veine, les années récentes ont connu plusieurs inflexions à la politique de correction linguistique de l'anglais. D'abord, le site internet du *Speak Good English Movement* reconnaît ce que de nombreux Singapouriens disent : le singlish est, depuis plusieurs décennies, la vraie langue commune à tous les résidents de l'île. Sur sa page d'accueil, SGEM indique ceci :

*Le Speak Good English Movement reconnaît l'existence du singlish comme marqueur culturel pour de nombreux Singapouriens. Notre objectif est d'aider ceux qui ne parlent que le singlish, et ceux qui pensent que le singlish est de l'anglais, à parler l'anglais standard. Pour atteindre cet objectif, nous souhaitons créer un environnement d'anglais correct à Singapour.*²⁰ (Ma traduction)

Après avoir assuré la survie et la stabilité de l'état et après avoir mis tous ses efforts dans la création d'une nation et sa cohésion, par la politique du bilinguisme notamment – mais pas uniquement bien sûr – les années 2000 sont marquées par un infléchissement des mesures autoritaires. Mais cet infléchissement répond aussi à des stratégies, notamment une instrumentalisation des ressources linguistiques (Wee, 2003). Je reviens brièvement sur quelques-uns des éléments illustrant ce mouvement de réflexivité et la façon dont il est instrumentalisé par l'état.

Reconnaissance implicite de la préséance de l'anglais

J'ai déjà mentionné ci-dessus la mise en place en 2004 de cursus différenciés d'apprentissage de la langue communautaire à l'école. Cela montre que l'état prend acte, en quelque sorte, de la difficulté d'imposer, voire d'inventer une identité locale, asiatique, par la simple imposition d'une langue exogène. On a vu que l'adhésion à la mandarinisation des Sino-Singapouriens, dont les familles ont longtemps parlé des langues du sud de la Chine, n'a pas été parfaite, tant sur le plan de l'étendue des compétences acquises que sur le plan de l'attachement affectif que suscite le mandarin.

Comme nous l'avons vu, que cela soit par le biais des résultats des recensements ou des résultats de nos études de terrain, beaucoup de Singapouriens de descendance chinoise n'hésitent pas à dire que leur L1 est l'anglais. Pousser les jeunes Singapouriens à apprendre leur « langue maternelle » n'a donc plus pour objectif principal d'en faire des locuteurs performants, mais de maintenir l'équilibre apparent entre les différentes communautés ethniques par des marqueurs séculaires comme la langue. Ceci nous mène au point suivant : un nouveau statut est-il envisageable pour l'anglais ?

L'anglais et les « langues maternelles » institutionnelles

En reprenant et en déconstruisant partiellement tout ce qui constitue la notion de langue maternelle, Tan Y. Y. (2014) rappelle que si la recherche sociolinguistique a beaucoup insisté sur les questions de langues maternelles scolaires à Singapour, peu de chercheurs ont questionné l'éventualité de faire de l'anglais une « langue maternelle ». L. Wee a notamment fait cette proposition, montrant notamment que les Européens, les Eurasiens et les Singapouriens ayant passé une partie de leur scolarisation à l'étranger ne pouvaient logiquement se reconnaître dans les « langues maternelles » institutionnelles assignées par l'état (Wee, 2002).

D'autres motivations soulèvent également la question du statut de l'anglais à Singapour. D'une part, il paraît désormais impossible de considérer comme des langues maternelles des

²⁰ <http://goodenglish.org.sg/about-us> (consulté le 16 août 2017).

langues dont des locuteurs ont une connaissance superficielle et auxquelles ils ont parfois peu d'attachement réel (cf. les témoignages de Yi, de Carol et de Sherry ci-dessus), ce qui incite Wee (2013) à envisager un lien différent de Singapour à l'asianité, en autorisant l'anglais à devenir officiellement une « langue maternelle » institutionnelle.

D'autre part, le visage de Singapour a changé en quelques décennies. Tout en demeurant un lieu important du commerce et de la mondialisation en Asie, c'est également le lieu de l'implantation de nouvelles populations migrantes (Lim, 2015 ; Chan, 2017), la plupart sans lien ethnique avec les populations d'origine. En 2016, des 5,6 millions d'habitants, 3,4 millions étaient citoyens (soit 60,7 %), alors que 524 600 résidents avaient un visa permanent et plus d'1,6 millions de résidents étaient installés avec un visa temporaire. En somme, près de 40 % de la population de 2016 étaient d'origine étrangère. En 1990, 86 % de la population était constituée de citoyens singapouriens, ce qui donne une idée du poids actuel de la migration, puisque les non-citoyens, qu'ils soient résidents ou non, proviennent généralement de pays étrangers et ne sont donc pas locuteurs, pour la majorité d'entre eux, des « langues maternelles » institutionnelles singapouriennes. Parmi eux, les plus nombreux en 2010 étaient les Philippins et les « Caucasiens ». Dans le cas de ces populations et de façon plus générale à Singapour, l'anglais sert nécessairement de *lingua franca*.

Le multilinguisme singapourien : instrumentalisation, commodification et identité

Les « dialectes », patrimoine et résilience

L'imposition et l'assignation d'un multilinguisme officiel et d'un bilinguisme anglais / « langue maternelle », comme je l'ai montré plus haut, a constitué l'un des piliers de la quête de la construction d'une nation multiculturelle unie autour d'un projet de survie et de développement économique. De ce point de vue-là, on peut considérer que les gouvernements singapouriens, au prix d'un certain autoritarisme²¹, ont réussi leur mission, créant un pays riche, stable et sûr. Nous l'avons vu, l'état a organisé différentes campagnes de substitution ou de rectification linguistiques, tentant d'infléchir les pratiques des citoyens et résidents, mais rappelons la dimension pragmatique (E. Tan, 2007) de ce multilinguisme : si le but de l'anglais, par exemple, a été d'inscrire Singapour dans une modernité capitaliste internationale, le pragmatisme a également eu un autre visage, celui de l'instrumentalisation de la diversité linguistique.

En effet, l'état a entretenu un décalage entre ses déclarations sur la nécessité d'abandonner les « dialectes » chinois (cf. la *Speak Mandarin Campaign*), de corriger l'anglais populaire singapourien, le singlish (cf. le *Speak Good English Movement*) et le recours à ces langues lorsque le besoin s'en faisait sentir. Par exemple, lors de la plupart des élections, les dialectes chinois ne sont jamais absents, servant notamment à gagner le vote des personnes âgées de descendance chinoise, locutrices au mieux imparfaites du mandarin et de l'anglais (E. Tan 2007 : 91). Lors de l'épidémie du syndrome respiratoire aigu sévère (SRAS) en Asie du Sud-Est, de l'hiver 2002 à l'été 2003, le gouvernement autorisa la diffusion de messages dans les autres langues chinoises que le mandarin (Göransson, 2009 : 60-62 ; Lim, 2009), ce pour éviter que les personnes âgées ne se trouvent exclues des campagnes de prévention et de soins. En 2015, à l'occasion des 50 ans de la République, un programme de protection sociale et médicale fut mis en place pour ceux et celles que le gouvernement appelle les Pionniers, ces Singapouriens âgés nés avant 1949. Pour ce faire et comme le rappelle Lim (2015 : 266), il fallait que les « langues pionnières » soient mobilisées pour que le message médiatique puisse passer ; aussi, non seulement des spots promotionnels furent diffusés en mandarin, en

²¹ Lee Kuan Yew l'admet lui même à plusieurs reprises, dans des interviews à la presse et dans un volume de ses mémoires publiés en 2000 : *From Third World to First : the Singapore Story – 1965-2000*.

tamoul et en malais, langues officielles, mais également en hokkien, en teochew et en cantonais, qui demeurent pour une génération les véritables langues communautaires.

Le singlish, connivence et identification

De même, la valeur symbolique du singlish, parler si dénigré par les différentes campagnes de la première décennie du 21^{ème} siècle, semble désormais interprétée également comme un facteur d'identité singapourienne, y compris par le gouvernement lui-même. Dans notre corpus de 630 étudiants, 52 % des répondants sont d'accord avec l'affirmation que le singlish est la vraie langue de Singapour, la langue qui représente son peuple et son histoire (cependant que 29 % ne se prononcent pas sur cette question !). Une étude de Siemund et al. (2014) révèle des résultats similaires, à savoir des attitudes timidement positives à l'égard du singlish et un taux élevé de réponses neutres, preuve que la question est encore controversée.

Siemund et al. (2014 : 357-360) remarquent en outre une tendance chez les étudiants universitaires à avoir des attitudes plus positives vis-à-vis du singlish que les étudiants de trois établissements de type *Polytechnic* (filiales techniques moins prestigieuses que les cursus universitaires), attribuant cette différence au fait que les étudiants dotés d'un niveau social supérieur sont plus enclins à accepter un code moins valorisé pour affirmer leur identité. En sus de cette explication plausible, on pourrait aussi avancer le fait que les étudiants universitaires, donc de niveau éducatif supérieur et maîtrisant les codes standard, se trouvent dans une insécurité linguistique inférieure et peuvent prendre plus de distance vis-à-vis de ce code dont on leur a toujours dit qu'il était à éviter.

Devenu également objet commercial, le singlish trouve maintenant sa place dans les magasins de souvenirs, affichant son lexique, ses tournures syntaxiques et ses particules favorites sur divers objets, tels les tasses, les tee-shirts, les agendas, etc. Des livres et un dictionnaire populaire²² y sont consacrés. Tout cela révèle une chose importante : de langue de connivence, caractéristique des interactions entre Singapouriens, le singlish devient peu à peu un objet commodifié, une marchandise, et de ce fait, il devient objet identitaire identifiable de l'extérieur : les étrangers, les touristes, sont amenés à savoir que le singlish fait partie des langues parlées à Singapour, mais qu'il s'agit de la seule langue partagée de tous les Singapouriens et rien que par eux.

Le gouvernement ne s'y trompe pas. S'il maintient son soutien à un anglais standard « correct » par le biais du *Speak Good English Movement* et de l'idéologie puriste qui l'entoure, il reconnaît bien que le singlish existe et est un attribut culturel fort de l'identité singapourienne, reconnaissable de l'extérieur. Je conclurai ici en citant deux extraits révélateurs de la place centrale du singlish dans la vie quotidienne des Singapouriens et son potentiel intégrateur pour les néo-Singapouriens. Dans la citation transcrite ci-après, tirée d'un discours prononcé lors d'une Cérémonie de remise des certificats de naturalisation aux néo-Singapouriens en 2012, le Premier ministre actuel, Lee Hsien Loong, admet lui-même que s'intégrer à Singapour est facilité par le singlish :

J'espère que maintenant que vous êtes devenus citoyens, vous vous intégrerez encore plus fortement dans notre société. Pour ceux qui sont là depuis plusieurs années, dix ans pour certains, vingt voire trente ans pour d'autres, ça ne pose pas de problème. Mais j'espère que ceux qui sont arrivés plus récemment feront cet effort. Ne fréquentez pas que vos proches ou les gens qui viennent du même pays que vous, faites-vous des amis singapouriens, fréquentez vos voisins, vos collègues, les camarades de classe de vos

²² *The Coxford Singlish Dictionary*, de Colin Goh et Y. Y. Woo, 2009. Cf. bibliographie.

enfants. Adoptez les coutumes, le mode de vie, les normes et les règles de vie en société de Singapour. Et si vous comprenez le 'singlish', tant mieux !²³ (Ma traduction.)

Dans cet extrait final, nous interviewons Kaili, étudiante de premier cycle universitaire, arrivée du nord de la Chine populaire sept ans plus tôt, à l'âge de 15 ans. Après avoir parcouru sa trajectoire personnelle et linguistique, nous l'interrogeons sur la place du singlish dans sa « nouvelle » vie singapourienne :

Extrait n° 6 :

Intervieweur : Parlez-vous le singlish ?

Kaili : Oui, quand je suis avec mes amis

Intervieweur : c'est juste avec les jeunes, n'est-ce pas ? Et que pensez-vous du singlish ?

Kaili : C'est, quand vous parlez, c'est, c'est plus détendu

Intervieweur : oui, vous vous êtes une interviewée intéressante parce que vous venez de l'étranger, de la République populaire de Chine. Est-ce qu'on peut s'intégrer dans un groupe d'amis à Singapour, avec de jeunes Singapouriens sans parler du tout le singlish ?

Kaili : Si on se mélange, si on se mélange bien, on le parle. Je pense que c'est un facteur important pour s'insérer dans la société

Intervieweur : oui, vous savez qu'ils ont organisé ces campagnes pour demander qu'on arrête de parler singlish, que ce n'est pas de l'anglais correct ?

Kaili : oui.

Intervieweur : Et vous diriez que vous êtes bilingue en anglais et en singlish ?

Kaili : je pense que les deux ne sont pas contradictoires

Kaili, venue sans ses parents de Chine à l'adolescence dans le cadre d'un accord entre Singapour et Pékin sur la scolarisation de jeunes gens dans la cité-état, est donc locutrice de mandarin première langue. À ce titre, elle est perçue comme locutrice légitime de la forme standard longtemps visée par les acteurs de la politique de mandarinisation singapourienne (politiques, concepteurs de programmes, enseignants). Elle nous indique d'ailleurs que certains de ses camarades peuvent se trouver gênés par le fait d'interagir avec elle en mandarin. Cet extrait montre bien le potentiel intégrateur du singlish, sans lequel Kaili serait restée cette Chinoise extérieure dans ses groupes de fréquentation à l'école puis à l'université.

Comme nombre de jeunes Singapouriens (nouvellement arrivés ou non), elle saisit les enjeux de la maîtrise des différents parlers en fonction des lieux qu'elle fréquente : aussi, sa maîtrise du mandarin standard et de l'anglais standard lui assurent un capital linguistique bilingue non négligeable, mais elle a également conscience de la nécessité de comprendre et parler le singlish qui constitue un capital social d'importance dans le pays où elle est – ne serait-ce que provisoirement – installée.

Conclusion

L'extrait de Kaili cité ci-dessus est une illustration intéressante du pragmatisme linguistique singapourien. Dans cet article, j'ai tenté de mettre en relief les changements

²³ Discours du Premier ministre Lee Hsien Loong à la Cérémonie de citoyenneté Ang Mo Kio GRC et Sengkang West SMC, le 7 juillet 2012. Dans la version officielle transcrite, le mot singlish se trouve entre guillemets.
URL : <http://www.pmo.gov.sg/newsroom/speech-prime-minister-lee-hsien-loong-ang-mo-kio-grc-and-sengkang-west-smc-citizenship> (consulté le 20 août 2017).

glottopolitiques progressifs liés à l'entrée de la cité-état dans la modernité avancée et dans une forme de maturité nationale. Passée d'un espace multilingue où les contacts de langues donnaient lieu à diverses formes langagières, à une république où l'on a poussé chaque citoyen à devenir bilingue, de façon utilitaire et artificielle, Singapour a progressivement vu décliner sa diversité plurilingue d'antan. Cinquante ans plus tard, la population se rend compte que cette pluralité existe toujours, parfois sous d'autres formes que l'état a longtemps ignorées ou stigmatisées – les langues de la migration récente, le singlish, les « dialectes » chinois dans l'espace familial – et qu'elle est une richesse et un patrimoine qui doit pouvoir également servir à écrire le roman national.

La survie de Singapour étant assurée, tant économiquement que sur le plan de l'identité nationale, la mort de Lee Kuan Yew et le cinquantième anniversaire de l'indépendance en 2015 ont suscité l'impression que la boucle était bouclée, pour reprendre l'expression de Lim (2015). La classe dirigeante, tout en insistant sur la pertinence économique de l'apprentissage et de la pratique des langues, tente de trouver un équilibre entre l'implication active de Singapour dans l'économie industrielle et financière mondialisée, mobilisant des langues standard à diffusion globale, et l'attachement affectif des citoyens pour la complexité de leurs affiliations ethnoculturelles, souvent marquées par les hybridités et le local.

Bibliographie

- ALSAGOFF, L., 2007, « Singlish: Negotiating Culture, Capital and Identity », dans Vaish, V., Gopinathan, S. et Yongbing Liu (eds), *Language, Capital, Culture. Critical Studies of Language and Education in Singapore*. Rotterdam/Taipei, Sense Publishers, pp. 5-21.
- ALSAGOFF, L., 2010, « Hybridity in ways of speaking : the glocalization of English in Singapore », dans Lim, L., Pakir, A. et Wee, L., *English in Singapore. Modernity and Management*, Hong Kong, HKU Press., pp. 109-130.
- ANDERSON, B., 1983, *Imagined Communities*, London, Verso.
- BLOOMMAERT, J., 2010, *The sociolinguistics of globalization*, Cambridge, Cambridge University Press.
- BOCKHORST-HENG, W. D., 2005, « Debating Singlish », *Multilingua*, Vol. 24, n° 3, pp. 185-209.
- BOLTON, K. et NG Bee Chin, 2014, « The dynamics of multilingualism in contemporary Singapore », *World Englishes* Vol. 33, n° 3, pp. 307-318.
- BROOKS, A. et WEE, L., 2014, *Consumption, Cities and States. Comparing Singapore with Asian and Western Cities*, New York, Anthem Press.
- BRUTHIAUX, P., 2010, « The Speak Good English Movement : A web-user's perspective », dans Lim, L., Pakir, A. et Wee, L., *English in Singapore. Modernity and Management*, Hong Kong, HKU Press, pp. 91-108.
- BRUTT-GRIFFLER, J., 2002, *World English : A Study of Its Development*, Clevedon, Multilingual Matters.
- CHAN, D. K. G., 2017, « Challenges facing the language education policy and foreign language education in Singapore », dans Negga, D., Chan, D. K. G., & Szirmai, M. (Eds.), *Language Policy, Ideology and Educational Practices in a Globalised World*, Paris, Éditions des archives contemporaines, pp. 30-55.
- CHAN, D. K. G. et FORLOT, G., 2017, « Living and learning with language diversity in Singapore », *AILA World Congress*, Rio de Janeiro, 23 juillet 2017.
- CHEW, G.-L. P., 2013, *A Sociolinguistic History of Early Identities in Singapore. From Colonialism to Nationalism*, Basingstoke, Palgrave Macmillan.

- CHUA, C. L., 2005, *Keeping My Mandarin Alive. Lee Kuan Yew's Language Learning Experience*, Singapore, World Scientific Publishing Co. Pte. Ltd.
- DETERDING, D., 2007, *Singapore English*, Edimbourg, Edinburgh University Press.
- FORLOT, G. et CHAN, D. K. G., 2017, « From Pragmatic Multilingualism to Insecure Plurilingualism : Language Learning and National Narrative in Contemporary Singapore », *International Symposium on Bilingualism*, Limerick, 13 juin 2017.
- GOH, C. et WOO Y. Y., 2009, *The Coxford Singlish Dictionary* (2^e éd.), Singapore : Angsana Books.
- GOH Y. S., 2007, « English Language Use in Chinese Language Teaching as a Second Language : Making the Most of the Learner's Linguistic Resource », dans Vaish, V., Gopinathan, S. et Liu Yongbing (eds), *Language, Capital, Culture. Critical Studies of Language and Education in Singapore*, Rotterdam/Taipei, Sense Publishers, pp. 119-131.
- GÖRANSSON, K., 2009, *The Binding Tree : Chinese International Relations in Modern Singapore*, Honolulu, University of Hawai'i Press.
- GUESPIN, L. et MARCELLESI, J.-B., 1986, « Pour la glottopolitique », *Langage* n° 83, pp. 5-34.
- GUPTA, A. F., 1994, *The Step-Tongue : Children's English in Singapore*, Clevedon, Multilingual Matters.
- HAN, F. K., FERNANDEZ, W. et TAN, S., 1998, *Lee Kuan Yew : The Man and his Ideas*, Singapore, Singapore Press Holdings.
- KACHRU, Braj, 1992 [1982], *The Other Tongue : English Across Cultures*. Urbana, University of Illinois Press.
- KIRKPATRICK, A., 2010, *English as a Lingua Franca in ASEAN. A Multilingual Model*, Hong Kong, HKU Press.
- LEE, Cher Leng, 2012, « Saving Chinese-language education in Singapore », *Current Issues in Language Planning*, Vol. 13 n° 4, pp. 285-304.
- LEE, Kuan Yew, 2000, *From Third World to First: The Singapore Story 1965-2000*, Singapore, Singapore Press Holdings & Times Editions.
- LEE, Kuan Yew, 2012, *The Singapore Story. Memoirs of Lee Kuan Yew*. Singapore, Straits Time Press.
- LIM, L. (dir.), 2004, *Singapore English: A Grammatical Description*, Amsterdam/Philadelphia, John Benjamins.
- LIM, L., 2009, « Beyond fear and loathing in SG. The real mother tongues and languages policies in multilingual Singapore », *AILA Review* n° 23, pp. 52-71.
- LIM, L., 2010, « Migrants and 'mother tongues': Extralinguistic forces in the ecology of English in Singapore », dans Lim, L., Pakir, A. et Wee, L., *English in Singapore. Modernity and Management*, Hong Kong, HKU Press, pp. 19-54.
- LIM, L., 2015, « Coming of age, coming full circle : The (re)positioning of (Singapore) English and multilingualism in Singapore at 50 », *Asian Englishes* Vol. 17, n° 3, pp. 261-270.
- LIM, L., PAKIR, A. et WEE, L., 2010, « English in Singapore: Policies and prospects », dans Lim, L., Pakir, A. et Wee, L., *English in Singapore. Modernity and Management*, Hong Kong, HKU Press, pp. 3-18.
- LO BIANCO, J., 2007, « Advantage and Identity: Neat Discourse, Loose Connection. Singapore's Medium of Instruction Policy », dans Vaish, V., Gopinathan, S. et Yongbing Liu (eds), *Language, Capital, Culture. Critical Studies of Language and Education in Singapore*. Rotterdam/Taipei, Sense Publishers, pp. 5-21.
- MIKSIC, J. N., 2013, *Singapore and the Silk Road of the Sea 1300-1800*, Singapore, NUS Press/National Museum of Singapore.

- NG, C. L. P., 2017, *A Study of Attitudes of Dialect Speakers Towards the Speak Mandarin Campaign in Singapore*. Singapore, Springer.
- PAKIR, A., 1991, « The range and depth of English knowing bilinguals in Singapore », *World Englishes* n° 10, pp. 167-179.
- PAKIR, A., 2010, « English as a lingua franca : Negotiating Singapore's English Language education », dans Lim, L., Pakir, A. et Wee, L., *English in Singapore. Modernity and Management*, Hong Kong, HKU Press, pp. 261-279.
- PLATT, J. et WEBER, H., 1980, *English in Singapore and Malaysia: Status, Features, Functions*, Kuala Lumpur : Oxford University Press.
- RAPPA, L. et WEE, L., 2006, *Language Policy and Modernity in Southeast Asia*, New York, Springer.
- ROBERTSON, R., 1995, « Glocalization: Time-space and heterogeneity-homogeneity », dans Featherstone, M., Lash, S. M. et Robertson R., *Global Modernities*, London, Sage, pp. 25-44.
- SAMUEL, J., 2010, « Voies de l'aménagement linguistique dans le monde malayophone », *Télescope*, Vol. 16 N° 3, Montréal : Observatoire de l'Administration Publique, pp. 135-155.
- SCHNEIDER, E., 2007, *Postcolonial English. Varieties around the world*, Cambridge, Cambridge University Press.
- SHANG, G., CHIN, K. N. et CHAN, K. G. D., 2015, « Error Diagnosis in Singapore's Chinese Language Teaching », *Electronic Journal of Foreign Language Teaching*, Vol. 12, Supplement 1, pp. 305-317.
- SIEMUND, P., SCHULZ, M. E. et SCHWEINBERGER, M., 2014, « Studying the linguistic ecology of Singapore : A comparison of college and university students », *World Englishes* Vol. 33, n° 3, pp. 340-362.
- STROUD, C. et WEE, L. 2010, « Language policy and planning in Singaporean late modernity », dans Lim, L., Pakir, A. et Wee, L., *English in Singapore. Modernity and Management*, Hong Kong, HKU Press, pp. 181-204.
- TAN, E., 2007, « The Multilingual State in Search of the Nation : The Language Policy and Discourse in Singapore's Nation-Building », dans Lee, H. G. et Suryadinata, L., *Language, Nation and Development in Southeast Asia*, Singapour, ISEAS, pp. 74-117.
- TAN, J., 2006, « Singapore », dans *Higher Education in Southeast Asia*. Bangkok UNESCO Asia and Pacific Regional Bureau for Education.
- TAN, Ying-Ying, 2014, « English as a 'mother tongue' in Singapore », *World Englishes* Vol. 33, n° 3, pp. 319-339.
- TARLING, N., 2015, *Colonial Singapore*, Singapore, Straits Time Press.
- TICKOO, M. L., 1996, « Fifty years of English in Singapore : all gains, (a) few losses ? », dans Fishman, J. A., Conrad, A. W. et Rubal-Lopez, A. (eds), *Post-Imperial English: Status Change in Former British and American Colonies 1940-1990*, Berlin/New York, Mouton De Gruyter.
- TUPAS, T.R.F., 2011, « English-knowing bilingualism in Singapore: Economic pragmatism, ethnic management and class », dans Feng, A., *English Language in Education and Societies Across Greater China*, Bristol, Multilingual Matters, pp. 46-69.
- TURNBULL, C. M., 2009, *A History of Modern Singapore 1819-2005*, Singapore, NUS Press.
- WALLERSTEIN, I., 1988, « La construction des peuples : racisme, nationalisme, ethnicité », dans Balibar, E. et Wallerstein, I., *Race, nation, classe. Les identités ambiguës*. Paris, La Découverte, pp. 95-116.
- WALLERSTEIN, I., 2004, *Comprendre le monde. Introduction à l'analyse des systèmes-monde*, Paris, La Découverte.

- WEE, L., 2002, « When English is not a mother tongue: Linguistic ownership and the Eurasian community in Singapore », *Journal of Multilingual and Multicultural Development*, Vol. 23 n° 4, pp. 282-295
- WEE, L. 2003, « Linguistic instrumentalism in Singapore », *Journal of Multilingual and Multicultural Development* Vol. 24 n° 3, pp. 211-224.
- WEE, L., 2005, « Intra-Language Discrimination and Linguistic Human Rights: The Case of Singlish », *Applied Linguistics* Vol. 26 n° 1, pp. 48-69.
- WEE, L. 2013, « Governing English in Singapore : Some challenges for Singapore's language policy », dans Wee, L., Goh, R. B. H. et Lim, L. (eds), *The Politics of English. South Asia, Southeast Asia and the Asia Pacific*, Amsterdam/Philadelphie, John Benjamins, pp. 105-124.

GLOTTOPOL

Revue de sociolinguistique en ligne

Comité de rédaction : Michaël Abecassis, Salih Akin, Sophie Babault, Claude Caitucoli, Véronique Castellotti, Régine Delamotte, Robert Fournier, Stéphanie Galligani, Emmanuelle Huver, Normand Labrie, Foued Laroussi, Benoit Leblanc, Fabienne Leconte, Gudrun Ledegen, Danièle Moore, Clara Mortamet, Alioune Ndao, Isabelle Pierozak, Gisèle Prignitz.

Rédactrice en chef : Clara Mortamet.

Comité scientifique : Claudine Bavoux, Michel Beniamino, Jacqueline Billiez, Philippe Blanchet, Pierre Bouchard, Ahmed Boukous, Pierre Dumont, Jean-Michel Eloy, Françoise Gadet, Marie-Christine Hazaël-Massieux, Monica Heller, Caroline Juilliard, Jean-Marie Klinkenberg, Jean Le Du, Marinette Matthey, Jacques Maurais, Marie-Louise Moreau, Robert Nicolai, Lambert Félix Prudent, Ambroise Queffélec, Didier de Robillard, Paul Siblot, Claude Truchot, Daniel Véronique.

Comité de lecture pour ce numéro : Michael Abecassis, Salih Akin, Nathalie Auger, Michelle Auzanneau, Sophie Babault, Annette Boudreau, Véronique Castellotti, Jean-François De Pietro, Marc Debono, Régine Delamotte, Robert Fournier, François Gaudin, Silvia Lucchini, Céline Peigné, Jean-Louis Rougé, Claire Saillard, Valérie Spaeth, Laurence Vignes, Sylvie Wharton.

Laboratoire Dylis – Université de Rouen
<http://glottopol.univ-rouen.fr>

ISSN : 1769-7425